



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

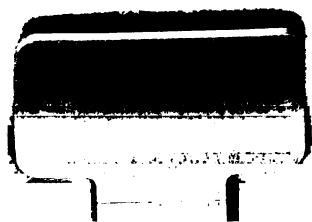
NA
7786
C5N3

UC-NRLF



\$B 124 560

YCI16876



LES CHATEAUX SUISSES

CHILLON

Texte et plans d'ALBERT NÆF

Architecte du Château

Photographies de FRED. BOISSONNAS



Editions d'Art Boissonnas

Genève

1922

LES CHATEAUX SUISSES

CHILLON

TEXTE ET PLANS D'ALBERT NÆF

ARCHITECTE DU CHATEAU "

PHOTOGRAPHIES DE FRED. BOISSONNAS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE L'ASSOCIATION
POUR LA RESTAURATION DU CHATEAU DE CHILLON



GENÈVE

ÉDITIONS D'ART BOISSONNAS

1922

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	3— 4
A) Résumé historique	5— 12
B) Description générale et résumé des phases constructives du château	13—28
C) Notes pour le visiteur	29—79
Plans de l'état actuel nos 5—7, en hors-texte	80
Renseignements divers	81—82



Tous droits réservés.

Reproduction du texte, des photographies et des plans interdite.



Celui qui visite Chillon n'a guère envie de lire sur place de longues descriptions ; il préfère utiliser son temps, d'habitude très limité, à regarder, à comparer, à chercher, à découvrir, à écouter tout ce que les vieux murs du château lui raconteront : s'il veut bien les interroger, ils auront beaucoup à lui dire ! Ce que le visiteur désire parfois, pour faciliter son examen, ce sont des faits et des dates, qui lui permettront de s'orienter rapidement.

Après un résumé succinct des quatre phases historiques du château, des notes, rédigées aussi brièvement que possible, essayeront de répondre à ce désir ; elles n'ont certes pas la prétention de tout dire, mais uniquement de fixer des jalons. Ce n'est pas, ce ne peut être un texte descriptif, c'est une simple énumération, forcément sèche et froide, qu'il faut laisser à chacun le soin de compléter.

Inutile de décrire le charme incomparable de Chillon, sa merveilleuse situation, ses coins et recoins plus pittoresques les uns que les autres ; cela, le visiteur le verra sans qu'il soit besoin de le lui signaler, et les belles photographies de M. Fred. Boissonnas lui en conserveront le souvenir. Mais le vieux château des comtes, puis des ducs de Savoie, si intimement lié aux annales du Pays de Vaud et qui compte aujourd'hui plus de onze siècles d'existence, a autre chose que son charme pittoresque incomparable, que ses souvenirs littéraires, poétiques ou légendaires : c'est un des monuments historiques les plus importants de la Suisse romande. Cette

importance, il ne la doit ni à ses dimensions, ni à ses dispositions, qui n'ont rien d'extraordinaire, loin de là, mais bien à sa conservation remarquable, à sa valeur artistique et archéologique, enfin au fait que l'on peut aujourd'hui reconstituer son histoire constructive dès le ix^e s. et que, dès 1255, à peu près tout peut s'y dater d'une façon rigoureuse.

Chillon est un charmant petit livre, livre vivant d'histoire monumentale et d'archéologie romande, médiévale, civile et militaire.



N. B. — Pour les détails explicatifs des photographies, prière de se reporter aux différents articles du chapitre C : *Notes pour le visiteur*, où l'on trouvera les renseignements voulus.

Le petit *Musée de Chillon*, parfois mentionné dans ces notes, n'est pas encore installé et, de ce fait, il *n'est pas encore accessible au public* ; pour l'examen éventuel de tel ou tel objet, s'adresser à l'architecte du château, dont on trouvera le nom et l'adresse à la fin du texte, p. 79.



LE CHATEAU DE CHILLON

A. RÉSUMÉ HISTORIQUE

(Comp. les plans nos 5, 6, 7.)

I. Période antérieure au XII^e siècle.

L'ÉTAT actuel du rocher de Chillon, et du château qu'il supporte, est le résultat d'une longue suite de phénomènes naturels et de transformations dues à la main de l'homme.

Le passage du glacier est attesté par le poli du roc, la boue glaciaire, et par des blocs erratiques provenant du Haut-Valais. Dès la seconde phase de l'âge du Bronze, soit très approximativement entre 1900 et 1600 avant J.-C., l'homme est installé à Chillon : preuve en soit une sépulture de cette époque, découverte en regard de l'entrée du château (mobilier funéraire au Musée historique de Berne), plus tard les objets isolés, de l'âge du Bronze encore, recueillis au cours des fouilles (Musée de Chillon).

L'existence d'un poste romain, détruit et brûlé par les Barbares vers la fin du IV^e s. après J.-C., est peu probable, en tout état de cause non encore suffisamment prouvée. On constate ensuite, sous le sol actuel du château, une série d'enceintes et d'habitations successives, curieusement enchevêtrées, greffées les unes sur les autres, et dont les plus

anciennes, très probablement construites par l'antique et puissante abbaye de St-Maurice, remontent pour le moins au ix^e s. A cette époque, l'histoire est encore muette, mais le château existe, il est habité, probablement pourvu d'une petite garnison, car les bâtiments mêmes et les trouvailles d'objets, de monnaies, le démontrent. Dès la plus haute antiquité, il s'agissait en effet de surveiller et de pouvoir barrer la grande route qui, passant par le défilé de Chillon, se dirigeait en Italie par le Grand Saint-Bernard.

De nombreux restes, antérieurs au xiii^e s., furent peu à peu englobés dans les remaniements de la petite forteresse et sont partiellement visibles, aujourd'hui encore, soit au-dessus, soit au-dessous du sol. Le premier texte qui pourrait peut-être se rapporter au château date de 1005 ; Chillon appartient alors aux évêques de Sion, qui en confient la garde aux sires d'Alinge.

II. Période savoyarde. XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, jusqu'en 1536.

Au xii^e s., des textes historiques, qui résistent à la critique la plus sévère, montrent déjà à Chillon un châtelain, une petite garnison, et le château, qui appartient encore à l'évêché de Sion, est inféodé aux comtes de Savoie. Dès le commencement du xiii^e s., ceux-ci en font une de leurs résidences, et, peu après, le châtelain devient aussi bailli du Châblais.

Dans son essence, l'état actuel du monument est dû aux transformations et aux agrandissements commencés en 1256 par Pierre II, devenu comte de Savoie à partir du 7 juin 1263, et continués, jusqu'au xv^e s., par ses successeurs. C'est alors, entre autres, que furent créés les beaux sous-sols voûtés, sur tout le front occidental, côté lac (P, Q, U, U₁, U₂) — les grandes salles et les pièces contiguës des deux étages supérieurs — les trois tours semi-circulaires en saillie sur le

fossé (C, Z, Z₁) — la chapelle (Y) — le trésor (K) — et le bâtiment du *pelium*, sur l'emplacement de la cour actuelle G. La grosse tour rectangulaire de l'entrée (B), la *turris ballivi* — le donjon (I) — et la tour dite « du Duc » (X), l'ancienne *turris Alingii*, bien que partiellement transformées à cette époque et plus tard, sont antérieures. Le château est alors subdivisé en deux parties, nettement tranchées : moitié septentrionale, réservée au seigneur, moitié méridionale, au châtelain.

Dès le commencement du xiv^e s., après la surélévation, aujourd'hui bien visible, du donjon (J), la silhouette extérieure du château ne varie guère. Les remaniements, parfois assez importants, il est vrai, s'appliquent plutôt aux aménagements intérieurs, qui suivent la mode, et aux défenses qui, elles aussi, doivent suivre les transformations, les progrès, des armes défensives et offensives : ce sont, à différentes époques, des portes, des fenêtres, des plafonds, des cheminées, des décorations murales, des meurtrières, etc. ; les mâchicoulis en pierre, qui déburent en 1376 et remplacent alors les hourdages antérieurs en bois, sont encore conservés au sommet de la grosse tour rectangulaire de l'entrée (B), les autres sont postérieurs. Dès 1257, tous ces travaux peuvent se dater exactement, grâce aux comptes de la châtellenie de Chillon, du péage de Villeneuve, de la trésorerie générale de Savoie, conservés aux archives royales de Turin.

Pendant la seconde moitié du xiii^e s. et jusqu'au milieu du xiv^e, plus tard encore peut-être, la force essentielle de la petite forteresse réside dans sa flottille de galères, construites et commandées par des Génois ; l'arsenal est à Villeneuve, où l'on conservait aussi les machines de siège et les approvisionnements de vivres. Ces galères jouèrent souvent un rôle important. Lors de l'expédition pour le siège et la destruction du château de la tour de l'Ile à Genève, le 16 août 1320, la flottille se composait de quatre galères, deux grandes à 110 rameurs, deux plus petites à 92 rameurs, à proues prolongées en éperons, munies chacune des deux mâts à voiles latines, au-dessus desquels flottaient des bannières et de

grands pennons aux armes de Savoie. (A. Næf: *La flottille de guerre de Chillon au XIII^e et XIV^e siècles*. Lausanne, Imp. Adr. Borgeaud, 1904.)

Au point de vue historique, il faut mentionner rapidement les séjours au château de quelques personnages importants. Au début du XIII^e s., le comte Thomas I, le véritable créateur de la puissance savoyarde dans le pays de Vaud ; après la paix de Chillon, du 21 juillet 1234, Aymon, seigneur du Châblais, bien connu par ses fondations religieuses et philanthropiques dans la contrée ; dès 1255, le célèbre comte Pierre II, auprès duquel, au mois de décembre 1264, se réfugie sa sœur Marguerite, comtesse de Kybourg, d'où la guerre avec Rodolphe de Habsbourg ; le 5 juillet 1272, le mariage d'Amédée V avec Sybille de Baugé, etc. Au début du XIV^e s., on trouve souvent à Chillon le comte Amédée V, lequel fait décorer à nouveau la chapelle (Y) ; plus tard, le comte Aymon, auquel on doit la transformation et les peintures de la *Camera Domini* ; puis le comte Vert, Amédée VI, d'abord entre 1346 et 1352, comme jeune homme, ensuite, entre 1376 et 1379, avec son épouse, Bonne de Bourbon, qui y séjourna aussi seule, pendant les longues absences de son mari. C'est alors que le bâtiment W fut remanié dans sa forme actuelle, avec sa double série de belles croisées superposées. Sous Amédée VII, le comte Rouge, la cour de Savoie délaisse Chillon pour Ripaille. Au XIV^e s. encore, les guerres du Valais, les expéditions contre Genève, en 1389 l'emprisonnement d'Othon de Grandson, jusqu'à son duel judiciaire de Bourg-en-Bresse, sont intimement liés à l'histoire du monument.

En 1436, le duc Amédée VIII décida de tirer le château de son long abandon ; il y fit exécuter des travaux considérables par son architecte Aymonet Corniaux, et, comme pape Félix V, il vint en 1442 y séjourner avec sa cour. Ce séjour du pape Félix V fut la dernière page brillante de l'histoire de Chillon ; ensuite les appartements du seigneur se ferment, restent déserts, et le silence se fait.

On pourrait encore citer, en 1445, l'emprisonnement d'un haut personnage, Guillaume Bolomier, suivi de sa noyade officielle ; en 1476, les guerres de Bourgogne, pendant lesquelles Chillon seul résista aux attaques, ne fut ni pris, ni brûlé comme tant d'autres châteaux, — enfin l'emprisonnement de Bonivard, délivré en 1536 par les Bernois, et qui inspira à Byron son célèbre poème : *Le Prisonnier de Chillon*.

III. Période bernoise. 1536 à 1798.

Après la conquête du Pays de Vaud, après le siège et la prise de Chillon par les Bernois, le 29 mars 1536, le château, résidence des nouveaux baillis de Vevey, conserve son rôle de forteresse, d'arsenal et de prison ; les prisons se ferment essentiellement sur des sorciers, des sorcières et des hérétiques. Dès la seconde moitié du ^{xviii}e s., on installe dans le grand sous-sol Q, côté lac, les magasins et les entrepôts des barques de guerre. Les Bernois ne firent en effet que copier et continuer ce qu'ils avaient appris de la Savoie et de Genève, ils reconnurent la grande utilité stratégique d'une flottille de guerre sur le Léman : *Le Grand Ours*, construit à Genève en 1666, et *Le Petit Ours*, ne sont pour ainsi dire que la traduction réduite de la *magna galea* et de la *parva galea* savoyardes.

A l'époque savoyarde, on s'en souvient, le château comprenait deux parties, strictement séparées, à peu près égales : la moitié septentrionale, réservée aux princes, ne s'ouvrait que lorsqu'ils y résidaient ; la moitié méridionale comprenait les logements, les dépendances et les salles de réception des baillis-châtelains et des vice-châtelains ; je ne parle pas du front oriental, uniquement aménagé pour la défense. Le régime bernois modifia et simplifia tout cela, car la subdivision n'avait plus de raison d'être. Le bailli et son personnel logèrent dans les bâtiments qui occupent l'extrémité méridionale du front occidental (P, Q, R) ; les côtés sud,

est, chapelle (Y) y comprise, et nord, furent consacrés à la défense ; dans la cuisine des princes (S) furent installés des fours et une boulangerie, dans la grande salle inférieure (U 1) un pressoir, puis un moulin, dans le donjon (I) et le bâtiment du trésor (K), des prisons. Il ne resta comme unique grande salle de réception que la salle dite aujourd'hui, à tort, « des Chevaliers », l'ancienne « salle du parement » (U 1, étage supérieur), tandis que la pièce contiguë au sud (U) et la « chambre du Duc » (X, étage supérieur) servirent longtemps de logements pour les hôtes importants.

La silhouette extérieure du château n'est pas modifiée. Les travaux, que les comptes annuels des baillis (Archives cantonales, Lausanne) permettent de suivre pas à pas, comme pendant la période savoyarde, consistent uniquement en transformations intérieures, d'ordre pratique et militaire, et les seules reconstructions importantes sont celles qui suivirent le tremblement de terre du 4 mars 1584.

Le rôle historique de Chillon dans les événements politiques des ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e s., n'a que peu d'importance ; on pourrait signaler, au début de la révolution vaudoise, en date du 1^{er} septembre 1791, l'incarcération des deux patriotes Rosset et Muller de la Mothe, enfermés le premier dans l'ancien bâtiment du trésor (K), le second dans la tour Z (étage au niveau de la cour H).

En 1793, l'édifice fut aménagé en un hôpital d'invalides ; cinq ans plus tard il regorgeait de soldats, d'otages et de prisonniers de guerre.

IV. Période vaudoise. Du 5 janvier 1798 à nos jours.

Le 5 janvier 1798, les patriotes vaudois de Vevey s'emparèrent de Chillon sans la moindre effusion de sang ; ce fut, pour le château, le début de la quatrième période de son histoire, et cela bien qu'il ne devint qu'en 1803 la propriété du canton de Vaud. Le gouverneur ou capitaine bernois

fut remplacé par un concierge et la garnison par un poste de deux gendarmes.

En 1835 intervint la décision du gouvernement vaudois d'installer à Chillon un arsenal et un dépôt d'artillerie ; au chapitre suivant, on trouvera le résumé des importants travaux exécutés dans ce but de 1836 à 1839, puis l'indication sommaire des transformations de 1844 dans les bâtiments Q, R, U, pour y aménager des cellules de prisonniers, — de 1866 dans le donjon (J) pour un dépôt d'archives, dans la tour (B) pour une prison militaire. Cette prison n'avait plus rien de terrible ; elle l'était même si peu, que nombre de prisonniers souhaitaient ardemment d'y revenir ! Ils jouissaient d'une si grande liberté, qu'aucun ne songeait à s'échapper ; leur occupation principale consistait à tenir en ordre la cave du bienveillant Directeur, à s'assurer que le « Villeneuve » y était toujours bon et frais, à nettoyer parfois les cours, à pêcher à la ligne, à inscrire leurs impressions sur les murs, et à « rafratchir » (*sic*) régulièrement les pas de Bonivard, pour ne pas laisser disparaître ces traces « historiques », chères aux visiteurs !

Le 8 septembre 1842, la Société d'Histoire de la Suisse romande, tenant séance dans la salle dite « des Chevaliers » (U₁, étage supérieur), exprima le désir que l'une des salles du château fût consacrée à un musée d'antiquités, lacustres et autres, un désir qui, Dieu merci, ne fut pas réalisé !

Le 6 septembre 1887 fut fondée l'Association pour la restauration du château, lequel, le 25 mai 1900, fut classé au nombre des Monuments historiques, et, la même année, par décret du Grand Conseil du 7 novembre, l'Association fut reconnue personne morale ; prisons et archives disparurent définitivement du château, où les visiteurs affluèrent : avant la guerre de 1914, on en compta jusqu'à cent mille par an !

Parmi les hommes qui ont fait connaître Chillon, il faut citer, outre Byron, J.-J. Rousseau (*La Nouvelle Héloïse*) ; Victor Hugo, récit de sa visite du 21 septembre 1839, dans

Le Rhin; deux ans après, Rodolphe Töpffer, qui écrivit les lignes suivantes dans ses *Premiers Voyages en Zigzag*: « Que jamais cette demeure ne tombe, que jamais cette fleur « de notre lac, brisée par les vagues, ne disparaisse sous « les flots... », etc. Dans le charmant *Chillon* de L. Vulliemin (Lausanne, 1851), les légendes poétiques sont trop souvent assimilées aux faits historiques : à commencer, en 830, par le prétendu emprisonnement du comte Wala dans le donjon, jusqu'aux tout aussi problématiques siège et bataille de Chillon, en 1266, sous Pierre II ! Au point de vue architectural et archéologique, la meilleure étude parue au XIX^e s. (1887 à 1889), est celle du professeur Dr J.-R. Rahn, publiée dans les mémoires des Antiquaires de Zürich.





B. DESCRIPTION GÉNÉRALE ET RÉSUMÉ DES PHASES CONSTRUCTIVES DU CHATEAU

(Comparer les plans nos 5, 6 et 7.)

Qu'on parvienne à Chillon du nord ou du sud, de Montreux ou de Villeneuve (fig. 1, 3 et 6), ses constructions semblent massées les unes sur les autres ; ce fait explique la définition aussi poétique qu'inexacte de Victor Hugo : « Chillon est un bloc de tours, posé sur un bloc de rocher. » Personne, à moins d'être prévenu, ne peut se douter de la forme très allongée du plan ; son développement, du nord au sud, est de 110 mètres, sur 50 seulement de largeur centrale, au maximum, de l'est à l'ouest.

Les constructions se groupent autour de cinq cours (D, E, F, G, H, fig. 10, 11, 12, 14, 15, 23, 24) ; au centre et au point culminant du rocher s'élève le donjon (J, fig. 15). Le front oriental (fig. 2), de même que l'extrémité méridionale (fig. 3), sont aménagés pour la défense, tandis que les bâtiments d'habitation s'étendent d'un bout à l'autre des faces ouest et nord (fig. 4, 5, 6), suffisamment protégées par le lac et jadis par la flottille de guerre.

Du pont (plan n° 6), on pénètre par le bâtiment de l'entrée (A) dans la première cour inférieure (D), entourée des locaux de service, des communs ; à partir de 1536, les Bernois y installèrent aussi les écuries (N, N1), lesquelles, au moyen âge, se trouvaient à l'extérieur.

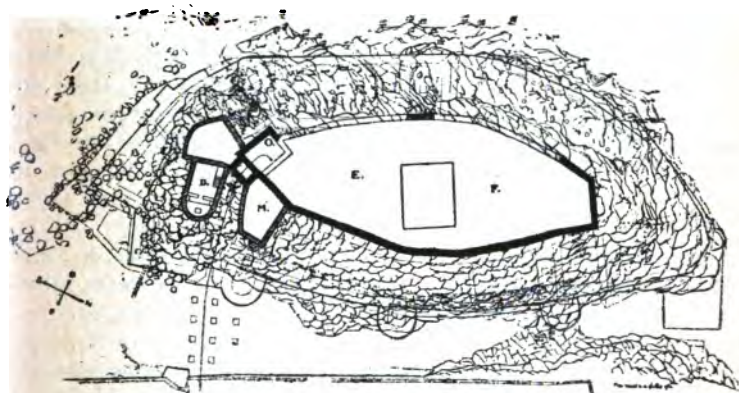
Une nouvelle porte, jadis fortifiée, donne accès à la seconde cour (E), une troisième à la cour supérieure (F). Dans le premier bâtiment, côté lac (P), était le logement, dans le suivant (Q, fig. 13), les deux grandes salles superposées du bailli-châtelain, lequel habita aussi la grosse tour de l'entrée (B, au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e s., *turris ballivi*). Les locaux réservés jadis aux princes de Savoie se groupent autour de la troisième cour. Ce sont, du sud au nord, la cuisine (S), le garde-manger et l'office (U, niveau cour), puis, en U₁, fig. 17 et 18), de nouveau deux grandes salles superposées, salles de réception et de banquet (en U₂, fig. 19 et 20), des « retraits », nous dirions en langage moderne des « petits salons », en communication avec les chambres à coucher essentielles, notamment avec celle du seigneur, située au premier étage de la tour « du Duc » (X, fig. 21) ; dès 1336, cette pièce fut reliée par un escalier en vis à la chapelle (Y, fig. 22). Entre 1256 et 1259, le bâtiment du trésor (K) est adossé à la face orientale du donjon, et son pignon se greffe sur les créneaux de l'enceinte antérieure.

Dans son état actuel, la quatrième cour (G, fig. 23), à l'extrémité septentrionale du château, est relativement moderne : entre 1260 et 1265, le comte Pierre II fit construire ici, sur l'emplacement d'un ancien bastion curviligne, un vaste logement à deux étages, le *pelium*, que les nécessités militaires firent transformer, au début du ^{xvi}^e s., en une cour de défense. En 1336, ce logement communiquait d'une part avec la chapelle (Y), d'autre part, vers 1375, avec les deux étages du bâtiment (W), adossé à cette date à la face N.-O. de la tour du Duc (X), et à un bâtiment spécial de latrines (V).

Il reste à mentionner la cinquième cour (H, fig. 24), à laquelle se relie les trois tours semi-circulaires (C, Z, Z₁, fig. 7, 8, 9), en saillie sur le fossé.



Ce premier examen, bien que forcément très rapide et sommaire, aura suffi peut-être pour graver en mémoire les divisions essentielles du château, et pour permettre de passer en revue, tout aussi brièvement, ses transformations successives. Elles doivent se grouper en deux longues périodes, de plusieurs siècles chacune : la première, antérieure aux comptes de construction réguliers, précis, va de l'origine au milieu du XIII^e s. ; la seconde, de 1256 à nos jours. Il faudra se borner à les montrer, sans longs commentaires, sur quelques petits plans explicatifs.



PLAN N° 1

En supprimant en pensée, sur le plan n° 1, les quelques murs qui y sont indiqués, on aura l'îlot de Chillon tel qu'il se présentait avant toute construction quelconque, tel que l'avait laissé le retrait graduel du glacier. (Comp. les *Notes historiques*, p. 5.)

Il serait bien imprudent de prétendre dater, d'une façon rigoureuse, les plus anciennes défenses ; ce qui est prouvé, c'est l'existence de huit phases constructives antérieures à 1256, huit phases bien caractérisées, qui marquent les agran-

dissements successifs du noyau primitif, jusqu'à son développement complet de la seconde moitié du XIII^e s. Le plan donne le tracé de la première enceinte qui, au IX^e s., antérieurement peut-être, couronna le sommet du rocher; ces maçonneries, teintées en noir, existent encore, en partie visibles et accessibles.

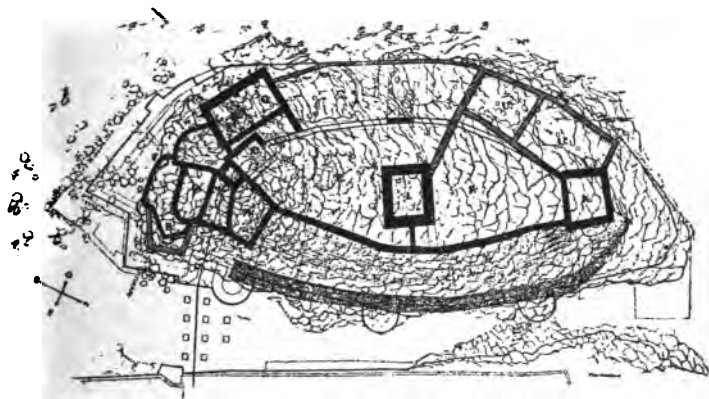
Les adjonctions de la fin du IX^e s. ou du commencement du X^e s. se remarquent à l'extrémité méridionale et tout contre l'entrée de la première enceinte, où la configuration du terrain se prêtait le mieux à de nouvelles constructions; elles sont indiquées par des hachures. C'est une petite chapelle, dont il ne subsiste que la crypte, déjà comblée au XIII^e s., aujourd'hui déblayée et accessible sous la cour (D, fig. 10, 11, murs marqués sur le pavé de la cour). Elle renferme le plus ancien autel chrétien de notre pays, celui du tombeau de saint Maurice, à l'abbaye de St-Maurice, excepté; on y recueillit les débris complets d'un reliquaire carolingien, avec sa relique (Musée de Chillon). Puis, de part et d'autre, ce sont deux avant-corps saillants, terrasses jadis crénelées, dont le tracé est d'une irrégularité naïve. Alors aussi, ou peu après, on construit d'un bout à l'autre de l'enceinte orientale, la plus exposée à l'attaque, un puissant talus de maçonnerie, destiné à masquer les aspérités du rocher, propres à l'escalade (fig. 24).

La troisième phase de construction, qui correspond au début du XI^e s., comprend l'adjonction du donjon (J), beaucoup moins élevé que de nos jours, absolument isolé, et celle de la tour d'Alinge (X), en partie greffée sur l'enceinte originale; à l'entrée du château on barre le chemin par un mur rectiligne, enfin il faut doubler le talus du front est, pour que son extrémité septentrionale dépasse l'angle correspondant de la nouvelle tour X. (Comp. le plan n° 2.)

Vers le milieu du XI^e s., les évêques de Sion, qui avaient déjà pris possession de Chillon, y installèrent très probablement un châtelain: d'où la quatrième phase de construction, la création en P - Q d'une assez vaste habitation, complète-

ment transformée et en partie démolie plus tard. En même temps, une nouvelle terrasse fortifiée, de plan curviligne, s'adosse au sud de la première chapelle (D) ; elle se termine à l'est en saillant triangulaire, pour défendre l'entrée du château.

Il serait difficile de préciser le laps de temps qui s'écoula entre la quatrième phase de construction et la suivante, de la seconde moitié du ^x^e s., probablement. Ces adjonctions

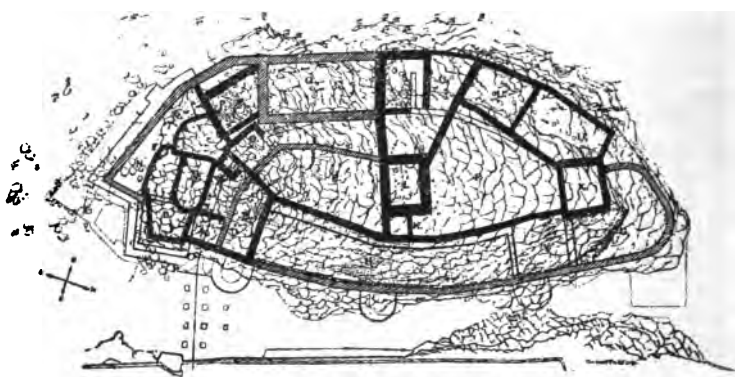


PLAN N° 2

(hachures) peuvent se résumer ainsi : création en U₁ - U₂ d'une vaste habitation, dont la face méridionale se prolonge en enceinte et vient s'adosser à l'angle N.-O. du donjon ; sa face côté lac se prolonge de même et se greffe au bâtiment antérieur (P-Q). On reconnaît à nouveau la nécessité de défendre plus solidement encore l'extrémité sud du château, et l'on construit sur ce point un saillant en trapézoïde, origine de la future tour B.

On observera, dès maintenant, la présence simultanée de deux habitations, absolument indépendantes l'une de l'autre (P-Q, et U₁ - U₂), et la création, au nord du château, d'un ensemble strictement séparé du reste, c'est-à-dire de la partie réservée au seigneur.

Au début du XII^e s., les travaux de la sixième phase de construction amènent deux modifications importantes : la partie du château réservée au seigneur s'agrandit, acquiert les proportions qu'elle conservera pendant toute la période savoyarde, et la nouvelle séparation est établie dans le prolongement rectiligne de la face sud du donjon. L'entrée du château, repoussée en dehors, défendue par un mur crénelé, vient prendre l'emplacement qu'elle conservera jusqu'en 1485.



PLAN N° 3

Le milieu du XII^e s. (hachures) correspond à la septième phase de construction, laquelle donne au château *presque* tout son développement actuel. Au-dessus de l'entrée (A), on crée une habitation qui, pendant longtemps, sera celle du châtelain ; le talus du front oriental est maintenu, mais on en défend le pied le long du fossé, par une enceinte, remaniée et surélevée plus tard ; du côté du lac (en Q) s'élève un nouveau bâtiment rectangulaire. Son extrémité méridionale, très différente de l'état actuel, coupe et supprime l'angle du logis P, créé au XI^e s. ; sa face occidentale se prolonge en enceinte, empiète sur l'espace occupé précédemment par le

plan (n° 4), ceux de la seconde moitié du XIII^e s., ceux de la neuvième phase de construction, la plus importante de toutes (hachures) ; on peut, à bon droit, l'attribuer au célèbre comte Pierre II, même si quelques détails, intéressants sans doute mais secondaires, ne furent achevés qu'après sa mort. Malgré certaines transformations, survenues au cours des siècles suivants, Chillon conserve, aujourd'hui encore, le caractère essentiel que lui donnèrent les travaux exécutés sous la direction de l'architecte du « petit Charlemagne », Mainier, auquel on doit aussi les créations contemporaines aux châteaux de Romont, d'Yverdon, etc.

Les opérations, qui se succédèrent sans interruption, peuvent néanmoins être subdivisées en deux périodes.

Pendant la première, du début de 1256 à la fin de 1259, les travaux furent concentrés, très naturellement, aux bâtiments de l'ancienne résidence, groupés autour de la cour supérieure (F) : U, U₁, U₂ ; tour X ; chapelle Y (fig. 22), avec un sous-sol voûté contigu à une grande salle, également voûtée, sous l'extrémité nord de la cour H ; donjon J et trésor K. Sous les logements U, U₁, U₂, un vaste sous-sol, ininterrompu et voûté sur croisée d'ogives (fig. 16), remplaça les poutres antérieures ; il eut pour conséquence de remonter très fortement les niveaux des étages supérieurs (fig. 17, 18, 19, 20) et de faire modifier ceux de la tour contiguë X (fig. 21). A partir du sol de la cour (F), les façades côtés lac et montagne du corps central (U₁) furent démolies, reconstruites sur tracé rectiligne (fig. 4, 14), et les nouvelles divisions intérieures sont celles qui subsistent aujourd'hui encore. La chapelle, à l'exception de sa face septentrionale, la salle voûtée souterraine (H) et le trésor (K), furent des créations complètes ; le donjon (fig. 15) fut surélevé et remanié à l'intérieur.

La décoration carrelée des parois est typique pour cette première période des travaux (1256 à fin 1259). Les rectangles forment de longues bandes obliques, régulières, tantôt grises et blanches à joints rouges, tantôt rouge-vermillon et

blanches, à joints noirs ; elles se développent sans interruption du sol au plancher supérieur, et pénètrent même en retour d'équerre dans les embrasures des baies, où l'on trouve parfois une alternance de rouge, de blanc et de vert. Pour n'avoir pas à revenir à cette question, on pourrait indiquer d'emblée que pendant la seconde période des travaux (1260 à fin 1265), les carreaux sont remplacés par des chevrons. Pour l'explication de ces décorations habituelles, à poste fixe, un peu criardes et monotones, mais qui se combinaient avec des toiles peintes et des tentures diverses, comp. A. Næf, *Chillon*, t. 1, *La Camera Domini*, p. 43 à 48, Pl. VIII et IX.

Les travaux de la seconde période, du début de 1260 à la fin de 1265, se succédèrent dans l'ordre suivant : construction des trois tours semi-circulaires (C, Z₁, Z, fig. 7, 9), avec élargissement simultané du fossé, où l'on établit un vivier ; reconstruction, presque complète, des bâtiments P, Q, R, transformations en S, au-dessus de la cuisine du comte, niveau cour ; on double extérieurement l'enceinte méridionale, le long de N₁, N, de P en B ; construction, sur toute la surface de notre quatrième cour (G), d'un vaste logement à deux étages (*domus clericorum, pelium, magna stupha*), et, simultanément, du bâtiment des latrines (V).

Il nous manque malheureusement la date d'une opération importante, qui dut suivre de très près la doublure de l'enceinte méridionale (N₁-N) : la surélévation avec doublure extérieure des faces est et sud de la tour B, lesquelles sont alors pourvues de larges mâchicoulis sur arcades, murés à la fin du x^{ve} s. (fig. 3).



Si l'on veut bien comparer le petit plan de la seconde moitié du xiii^e s., n^o 4, aux plans actuels, nos 5, 6, 7, on

se rendra compte qu'à partir de 1300 et sous réserve de quelques adjonctions, qui vont être citées, les grandes lignes du château ne varient plus. Dès lors il ne s'agit plus que de remaniements partiels, tels que surélévations de tours, portes et fenêtres, plafonds et cheminées, galeries et escaliers, peintures murales et menuiseries, etc., qui modifient bien parfois la silhouette des bâtiments ou l'aspect des locaux, mais non pas l'ensemble antérieur. Il suffira donc de résumer, très brièvement, les travaux les plus caractéristiques des siècles suivants.

xiv^e s. : En 1304, greffée sur le crénelage du xiii^e, la surélévation du donjon à sa hauteur actuelle (fig. 15); en 1314, la nouvelle décoration de la chapelle, exécutée par « maître Jacob » sur l'ordre direct d'Amédée V (fig. 22); ces peintures, remarquables par leur facture et leur date, rappellent tout à fait certaines œuvres italiennes contemporaines, même de quelques années plus jeunes. L'année suivante, lors de la transformation d'un logement en L (niveau cour H), la confection d'un des plus anciens types de croisée rectangulaire que nous possédions dans le pays, si ce n'est le plus ancien (fig. 10). De 1336 à 1344, la transformation par le comte Aymon de sa chambre à coucher (X, fig. 21), avec ses intéressantes peintures, son plafond, sa belle croisée côté cour (fig. 14), et la création d'un escalier en vis, pour accéder d'une part à l'étage supérieur et au chemin de ronde de l'enceinte contiguë, d'autre part à la chapelle (comp. *Chillon*, t. 1, *La Camera Domini*, Fred. Boissonnas, édit., Genève, 1908). Sous Amédée VI, le « comte Vert », de 1376 à 1379, vient la surélévation des tours B, C, Z₁, Z, avec couronnement de mâchicoulis en pierre, remplaçant les hourdages en bois du xiii^e: ils sont presque tous conservés à la tour B (fig. 3), ont été abattus aux trois autres (fig. 7, 9), où les amorces de leurs corbeaux de « molasse » se voient très nettement sous la surélévation actuelle. Enfin, à la même époque, la construction du logement W, avec sa double rangée de belles croisées (fig. 5, 6).

Au xv^e s., les travaux les plus intéressants sont incontestablement ceux que le duc Amédée VIII fit exécuter de 1437 à 1439 par son architecte Aymonet Corniaux, avant de venir en 1442, comme pape Félix V, séjourner à Chillon avec toute sa cour. Soit dans la salle Q, niveau cour (fig. 13), soit dans les deux salles du bâtiment U₁ (fig. 17, 18), il s'agit essentiellement de vastes cheminées et de superbes plafonds horizontaux, à caissons, greffés, d'une façon tout à fait amusante, sur les colonnes de marbre élancées, ou sur les poteaux sculptés, trappus, du xiii^e; à l'étage supérieur, ces plafonds remplacèrent ceux en berceau cintré de l'époque de Pierre II. Il va de soi qu'on trouvera beaucoup d'autres détails : portes, escaliers, etc.; dans les salles supérieures des bâtiments Q, U₁, G, les fenêtres furent alors transformées en croisées à larges chanfreins, typiques pour cette époque (fig. 12, 5, 4). Quelques années plus tard, en 1450, les trois tours semi-circulaires C, Z₁, Z, subirent une nouvelle surélévation, qui donna l'état actuel (fig. 7, 8, 9); enfin, en 1485, les grandes arcades extérieures de la tour B furent murées, on construisit le bâtiment A, et dès lors l'entrée du château ne fut plus en retrait, mais bien en saillie.

Bien avant le début du xvi^e s., Chillon n'est plus une résidence des ducs de Savoie; c'est à peine si très rarement, en passant, ils s'arrêtent au château, qui ne cadre plus avec les exigences de leur cour. On ne s'occupe plus que de la valeur militaire éventuelle de la petite forteresse, dont les guerres de Bourgogne avaient sans doute montré l'utilité. Nous possédons à cet égard un très intéressant rapport d'Etienne de la Motte, maître de l'artillerie du duc Charles III en 1510-1511, donnant le programme détaillé des nouvelles fortifications à exécuter au château; il faut presque se réjouir qu'elles soient restées à l'état de projet, mais c'est alors que le bâtiment G fut démoli et transformé en une cour de défense (fig. 23).



Les travaux, essentiellement utilitaires, exécutés par les Bernois, n'auront plus besoin d'être subdivisés siècle par siècle; il suffira de résumer, par ordre chronologique, ceux qui offrent quelque intérêt. Dans les notes historiques (p. 9, 10) j'ai déjà esquissé l'installation, très simplifiée, des nouveaux propriétaires; dès 1536, les écuries et les étables furent transférées à l'intérieur du château, où l'on construisit dans ce but les bâtiments actuels N, N₁, et l'espace qu'elles occupaient jadis devint le jardin potager du bailli, encore conservé avec son pavillon d'angle.

En 1543, il vaut la peine de citer la pose, par maître André de Morges, sur la face orientale de la tour B, de la plus ancienne horloge de la contrée; elle fut, il est vrai, maintes fois réparée, son cadran fut repeint en 1776, mais elle fonctionne aujourd'hui encore!

Les opérations les plus importantes furent nécessitées par le violent tremblement de terre de 1584: l'angle N.-O. et la toiture de la tour B furent entièrement reconstruits, de même que le sommet du rempart méridional (N-N₁), d'un bout à l'autre, avec son crénelage, sa galerie couverte et son échauguette, le tout dans l'état actuel (fig. 11, 3, 4); l'échauguette semblable, à l'extrémité opposée, septentrionale, du château (G, fig. 6, 23), payée des propres deniers du duc Amédée VIII, ne fut refaite que dans sa moitié supérieure. Ces galeries couvertes des chemins de ronde, toutes remplacées entre 1585 et 1587, sont d'entre les créations les plus pittoresques que les Bernois aient laissées à Chillon (fig. 11, 24, 14); à l'exception de quelques petites réparations indispensables, elles sont en majeure partie fort bien conservées dans leur état original. A cette époque résidait au château le bailli Hans Wilhelm von Mülinen, un homme de goût, dont le visiteur trouvera en différents endroits les initiales et les armoiries, accompagnées de dates (angle N.-O., tour B; salle Q, niveau cour; salle supérieure U₁). En 1588, il fit peindre dans la grande salle supérieure U₁ les armoiries des baillis, décoration continuée, en 1661, par l'un de

ses successeurs, F. Steiger ; on lui doit aussi d'intéressantes menuiseries de portes (Q, salle niveau cour), enfin les décorations typiques pour la seconde moitié du xvi^e s., de grandes arabesques noires, parfois très élégantes, aux angles supérieurs des parois, blanchies et encadrées (pièces et salles X, U₁, U, ... etc., étage supérieur).

Au point de vue de l'architecture militaire, on notera qu'alors les mâchicoulis sont encore pratiquement en usage, et que les meurtrières sont disposées autant pour l'emploi des armes anciennes que pour celui des divers types des armes à feu de l'époque ; très fréquentes sont les meurtrières dites « à redents », dont un spécimen, daté de 1589, se voit par exemple à la tour C, niveau et côté pont. La grande grille de l'entrée (A, fig. 10), fut forgée à Vallorbe et amenée à Chillon en 1590 ; etc.

A l'exception de quelques petits travaux, de quelques graffiti, à l'exception de la cage d'escalier O, adossée en 1643 contre le logement actuel du concierge P, où se voient aussi deux plafonds peints à cette époque, le xvii^e s. n'a laissé au château aucun souvenir spécialement intéressant. Je ne saurais en effet qualifier comme tel la triste dégradation que subit en 1653 le charmant « retraits » U₂ (étage niveau cour, fig. 19), où l'on installa alors la « chambre de la question » : de là, la désignation actuelle, si chère à quelques visiteurs. Antérieurement, la torture et les exécutions capitales se pratiquaient dans le sous-sol S, alors mal éclairé ; mais à la suite de « quelques petites erreurs judiciaires », une missive du 3 décembre 1652 de LL. EE. de Berne ordonna au bailli de choisir un local où les prétendus sorciers et sorcières, ceux aussi que l'on soupçonnait de porter « la marque de Satan », pussent être examinés et « questionnés » en pleine lumière. A coups de hache, une poulie, qui existe encore, fut introduite entre deux des poutrelles peintes du plafond, juste en regard de la fenêtre ; le réchaud sur lequel on faisait rougir les fers se disposait dans l'embrasure, sur le banc de pierre à droite, et, du côté du jour, toute la partie inférieure

du rarissime poteau peint de 1256 est encore lardée de brûlures plus ou moins profondes, essais préalables pratiqués par le bourreau ! Le poids de cent livres, que l'on suspendait aux pieds des malheureux en les hissant par les bras, liés sur le dos, existe encore (Musée de Chillon) ; je le découvris dans un tonneau (sous-sol Y) où, dès le début du XIX^e s., il servait à comprimer la choucroûte de MM. les « capitaines », puis concierges, puis « directeurs » du château ! La désignation exacte mais relativement moderne de « chambre de la torture » intrigue souvent le visiteur : très naturellement, il a peine à admettre qu'une pièce aussi gaie, décorée au XIII^e s. de peintures très vives, ait pu avoir une destination aussi lugubre ; voilà pourquoi il a semblé utile d'en expliquer l'origine et d'ajouter quelques détails explicatifs, peu connus.

Le XVII^e s. et le XVIII^e virent la transformation en prisons des étages inférieurs des tours semi-circulaires Z et Z₁, dont presque toutes les meurtrières furent alors murées ; ce fut l'origine de la légende, longtemps très accréditée, des « oubliettes », légende qu'après sa visite du 21 septembre 1839, Victor Hugo relate avec le plus grand sérieux, qu'en 1867 encore, le *Dictionnaire historique du Canton de Vaud* enregistre sans sourciller, bien qu'en 1841 déjà le fin observateur qu'était R. Töpffer ne s'y fût pas laissé prendre !

La seule construction importante du XVIII^e s. fut, en 1750, celle du pont actuel avec son petit corps de garde couvert et chauffable ; le reste de la toiture fut ajouté en 1790.

Les plans à grande échelle, dressés en 1785 par Doret, fixent exactement l'état du château à cette époque ; il devait subir alors des transformations considérables, dont les événements politiques empêchèrent heureusement l'exécution.



Lorsqu'après les guerres et les troubles du commencement du XIX^e s., la paix et la tranquillité furent rétablies, le

nouveau gouvernement vaudois se demanda de quelle façon il utiliserait au mieux le château. Dès 1815, on avait aménagé dans le donjon (J) un magasin de poudre, pour l'accès duquel l'ancien bâtiment contigu du trésor (K) avait été transformé en cage d'escalier (état actuel). Le 21 juin 1824, le voyer, colonel J.-J. De La Ronaz, remit un rapport minutieux, avec description et dimensions de tous les locaux, document de grande valeur, à la suite duquel, en 1835, intervint la décision d'installer à Chillon un arsenal et un dépôt d'artillerie. Pendant les trois années qui suivirent, et sous la direction de l'architecte Perregaux, l'accès par la cour E fut élargi, les cours F et H furent nivelées, abaissées, les salles et les pièces contiguës (S, U, U₁, U₂, V, W, X) en partie comblées pour en exhausser le sol; on perça de tous côtés de larges issues pour le passage des bouches à feu (fig. 10, 11); beaucoup de parois furent alors malheureusement piquées, recrépies et blanchies; dans le grand sous-sol voûté Q, on supprima les enclos, construits en 1795 pour la marine de guerre, à l'étage niveau cour du même bâtiment, les cloisons au moyen desquelles, en 1536, le bailli bernois avait subdivisé la belle salle de ses prédécesseurs savoyards.

En 1844, on installa des cellules de prisonniers à l'étage supérieur, côté lac, des bâtiments Q et U, avec un atelier de travail en S, en transformant aussi l'ancien escalier en vis (R), qui y donnait accès; en 1866, suivit un dépôt d'archives dans le donjon (J), d'où les poudres furent enlevées, puis une prison militaire au premier étage de la grosse tour de l'entrée (B).

Dès 1895, l'exploration archéologique de l'édifice, menée de front avec l'étude des documents écrits, fut entreprise d'une façon systématique (*Chillon*, t. 1, *La Camera Domini*; préface, p. 11 et suiv.): le sol fut fouillé jusqu'au rocher, dont on mesura ensuite le relief aussi bas que les scaphandriers purent descendre sous le niveau du lac. Partout où ce fut possible, sous les cours et sous les bâtiments, jusque dans l'épaisseur des murs, on laissa visibles et accessibles les

parties spécialement intéressantes, antérieures au château actuel (notamment sous les cours D, G et H, la tour B, les bâtiments A, N, N₁, P, Q, R, U, U₁, U₂, V, W, X, Y). Cette exploration, dont les résultats furent fixés jour par jour dans de nombreux registres in-folio, illustrés de plans, de dessins et de photographies, est terminée; elle a permis de reconstituer les phases constructives du monument, d'en dresser des plans et des modèles en relief (Musée de Chillon). La restauration proprement dite, basée sur cette première longue campagne de recherches, s'exécute actuellement, peu à peu, selon les ressources disponibles. — Le peuple vaudois entend en effet conserver à l'avenir Chillon comme monument historique, sans lui attribuer un but pratique quelconque, et restaurer l'ensemble du château.





C. NOTES POUR LE VISITEUR

(Comparer les plans nos 5, 6 et 7.)

N.-B. — Dans ces notes, les bâtiments ne se succèdent pas suivant leur ordre alphabétique, mais bien, dès l'entrée du château, cour par cour, tels qu'ils se présentent successivement au visiteur. Un coup d'œil sur les plans suffira pour retrouver facilement, dans les notes, des renseignements éventuels sur telle ou telle construction, en dehors du parcours habituel.

Chemin d'accès. (Fig. 1, 7, 9.) C'est l'ancienne route d'Italie, élargie et corrigée dès le XVIII^e s.; une grande pierre, datée de 1749, est encastree dans le parapet de la contrescarpe du fossé. En regard du château, cette route traversait le bourg de Chillon, dont la destruction, imposée par les exigences militaires, fut entreprise à la fin du XIV^e s., et consommée au début du XVI^e. Deux tours barraient les extrémités du défilé de la cluse de Chillon : l'une au nord, près de la gare actuelle de Veytaux, La Tornette, avec pont-levis et sous laquelle passait la route, fut démolie en 1774; l'autre au sud, à Grandchamp, existe encore mais complètement transformée, défigurée.

Fossé. (Fig. 7, 8, 9.) De formation naturelle, élargi en 1260 (p. 21), remblayé au XIX^e s., déblayé en 1903. Nombreuses trouvailles au musée de Chillon : armes, fragments de vaisselle et de verrerie, débris de cuisine tels qu'ours, bouquetins, sangliers, ... etc. La large digue, à l'extrémité nord, ne remonte qu'à la fin du XVIII^e s.

Port. Déblayé et restauré en 1903; escalier d'accès 1576. Le port des galères était à Villeneuve.

Pont. (Fig. 3, 7.) Remplaca en 1750 un pont en bois, sur chevalets en croix de Saint-André, terminé par deux ponts-levis (comp. p. 26).

Enceinte extérieure, orientale, côté fossé. (Fig. 7, 8, 9.) Les trois tours semi-circulaires C, Z¹, Z, adossées en 1260 (p. 21) contre une enceinte du xii^e s. (p. 18), déjà greffée sur un talus de maçonnerie du ix^e—x^e s. (p. 16), dont on distingue encore le pied, furent deux fois surélevées : en 1376 puis en 1450, état actuel ; amorces bien visibles des mâchicoulis de 1376, abattus en 1450 (fig. 24) ; les épis sont de 1808. A la tour Z, restitution partielle, à titre explicatif, du hourdage dont, en 1260, on armait le sommet des tours, en temps de guerre. Noter : la transformation des longues archères de 1260 en meurtrières et embrasures pour armes à feu, de diverses époques, presque toutes murées en 1602, puis au xviii^e s. pour l'aménagement en cachots des étages inférieurs ; la surélévation, 1538 et 1585, de l'enceinte sur le crénelage du xii^e, lequel se prolonge derrière les tours ; à gauche de la tour Z, les trois meurtrières de la salle souterraine H, retrouvée, déblayée et restaurée ;... etc. Quelques renseignements relatifs à cette salle souterraine, aux faces opposées, occidentales, de l'enceinte et des tours, seront consignés aux articles : Cour H et Chapelle Y. La façade orientale de la chapelle Y, 1256 (fig. 8) est légèrement masquée par la tour Z, qui y fut adossée en 1260 ; la croix du sommet, retrouvée dans le fossé, a été remise en place ; la cloche, achetée à Genève en 1451 pour la chapelle, transportée par les Bernois au sommet du donjon, a été replacée dans la baie du clocheton. (Pour l'intérieur de la chapelle, voir l'article : Chapelle Y.) Face est de l'ancien bâtiment G : fenêtres à deux lancettes de 1265 ; baies supérieures refaites en 1439, presque toutes murées au xvi^e s. pour y aménager des meurtrières pour armes à feu (comp. p. 72) ; conduit de fumée de la cheminée de 1265 en saillie extérieure, sur encorbellement, mode fréquent au xiii^e s. ; la partie inférieure de l'échauguette, payée en 1439 par le duc Amédée VIII, est conservée dans son état original, la partie supérieure fut refaite après le tremblement de terre de 1584 ; noter la façon dont le bâtiment de 1265 fut greffé sur le bastion curviligne du xii^e s., au niveau de son crénelage arasé. Pour d'autres renseignements relatifs à ce bâtiment, comparer l'article : Cour G.

Bâtiment de l'entrée : A. L'ensemble actuel fut adossé en 1485, entre les tours B et C, contre l'entrée primitive jadis en retrait, soit contre le mur sur cour, où se voient les petites roues

de bois pour les cordes des anciens ponts-levis ; l'espace intermédiaire, évidé en fossé, ne fut voûté et pavé qu'en 1836 pour le passage des bouches à feu (comp. p. 27). A cette date, et pour le même but, construction côté cour de la large porte avec arc surbaissé, en remaniant la grille de 1598, qui y fut adaptée (fig. 10). Les deux portes extérieures, côté pont, transformées aussi au début du *xix*^e s., ont pu être rétablies exactement dans leur état antérieur. La menuiserie blindée de la petite porte est la menuiserie originale, remise en place ; celle de la grande porte est une restitution, marquée et datée comme telle, d'après le modèle de la petite. A l'étage supérieur, les deux crénelages superposés de l'ancien mur de façade sont nettement visibles : 1^o au niveau de la galerie (1866), côté cour, les créneaux fin *xii*^e s., murés déjà vers 1150 et remplacés par des fenêtres romanes à deux lancettes, encadrées de gros boudins (une de ces fenêtres, en regard de la tour C, a été démurée à titre de spécimen) ; 2^o plus haut, sous le toit, les créneaux murés du *xiii*^e s., avec les trous ménagés dans le mur pour y glisser les poutres de la brèche, galerie extérieure, saillante, montée en temps de guerre pour défendre l'entrée. A l'intérieur du bâtiment A, étage du sommet, noter à la tour contiguë C, la corniche de 1260, qui en fixe exactement la hauteur à cette date, et les mâchicoulis de 1450, dont l'adjonction de 1485 explique la présence. L'étage inférieur de A, déblayé, est accessible par des couloirs souterrains ; l'entrée se trouve à l'angle occidental de la cour D, entre N1 et P.

Tour B. L'état actuel est le résultat d'une doublure extérieure des faces est et sud de la tour qui, au *xiii*^e s. (avant 1256), remplaça le saillant en trapézoïde du *xi*^e s. (comp. p. 17 et 19) ; cette doublure, de la fin du *xiii*^e s. probablement (p. 21), consista en deux arcs en tiers-point, bandés entre de puissants contreforts aux angles N.-E., S.-E., S.-O., et formant mâchicoulis continus sur toute la largeur et toute la hauteur des faces est et sud, disposition assez fréquente à l'étranger, unique en Suisse. Les arcades, murées en 1485 pour mieux résister à l'artillerie à feu, se distinguent facilement (fig. 3) ; la partie supérieure de celle du midi a été récemment démurée, pour laisser voir le crénelage et les trous de hourdage de la tour primitive, beaucoup moins élevée. A l'intérieur, à l'étage de l'horloge (accessible par l'escalier de la terrasse M, puis par C et A), l'ancien vide du large

mâchicoulis, façade est, a également été demuré pour en permettre l'accès. (Pour la surélévation de 1376 avec les mâchicoulis actuels, comp. p. 22; pour l'horloge de 1543, p. 24.) La toiture fut refaite après le tremblement de terre de 1584. Dans le sous-sol de la tour, déblayé, on trouvera les états successifs antérieurs au ^{xiii}^e s., résumés p. 16 et 17, quatrième et cinquième phases de construction; accès par les couloirs souterrains, même entrée que ci-dessus pour A. Sous réserve de l'angle N.-O. de la tour, reconstruit en 1586 sur toute sa hauteur, les faces ouest et nord, côté cour, sont celles de la construction originale, surélevée en 1376 (fig. 11); sur le contrefort de l'angle N.-O., une dalle commémorative, datée de 1586, avec les initiales et les armoiries du bailli bernois Hans Wilhelm von Mülinen. Etage niveau cour, grand corps de garde bernois: sur les parois et sur la hotte de la cheminée, reproductions de peintures exécutées à la date précitée, sous le même bailli; les copies de couleuvrines bourguignonnes du ^{xv}^e s. (butin de la bataille de Morat, originaux au Musée de Neuveville), sont exposées ici à titre provisoire; sur le sol, indication du tracé des constructions inférieures. On ne visite pas le premier étage sur cour, logement du percepteur.

Cour D. (Fig. 10, 11.) N'est devenue une cour qu'en 1536, à la suite de diverses démolitions; antérieurement c'était un simple passage, resserré entre la terrasse M, dont le mur, jadis crénelé, fut reconstruit en 1451 avec ses créneaux, puis en 1836, état actuel, et un bâtiment élevé sur l'ancienne chapelle, désaffectée, D; ce bâtiment communiquait avec le premier étage de la tour B et l'ancien corps d'entrée A, le tout logement du bailli savoyard. Etat actuel de la cour créé après le tremblement de terre de 1584; sur le pavé, indication des constructions souterraines antérieures au château actuel, déblayées et accessibles: crypte D et enceintes diverses (comp. p. 15 à 17, première à quatrième phases de construction); même entrée que pour les sous-sols A et B.

Bâtiments N et N₁. Anciennes écuries et étables: N₁ de 1536, N de 1586, greffées sur des bâtiments plus anciens et aménagées (1900-1901) en logements, avec bûchers, chambre à lessive, etc., pour le concierge et le personnel du château. Noter au-des-

sus des toits, les galeries des chemins de ronde et l'échauguette, reconstruction de 1585, fort bien conservée (fig. 11, 3); en sous-sol, les terrasses fortifiées, les enceintes successives, les restes des bâtiments antérieurs au XIII^e s., le tout déblayé et accessible: description sommaire p. 16 à 19; même entrée que pour les sous-sol A, B et D. Du côté du lac (fig. 3, 4), on observera deux lignes de créneaux superposées, qui marquent les surélévations successives: à mi-hauteur de l'enceinte, ceux de 1260-1265; à 2 m. 50 environ au-dessus, ceux de 1406; le couronnement actuel de 1585 en remplaça, à même niveau, un autre tout semblable de 1451, détruit par le tremblement de terre de 1584; vestiges d'un grand écusson de Berne, peint en 1553, par maître Hans Dachselhofer. Tout à côté d'un puissant contrefort, élevé en 1585 en regard de N₁, on observera qu'entre ce bâtiment et le suivant P, le mur côté lac est porté sur une intéressante combinaison de trois arcs de décharge superposés: il s'agit d'une reconstruction de 1406, sous la direction de l'architecte de la Maison de Savoie, Pierre Brasier, après deux effondrements successifs (1400 et janvier 1406) de l'angle en question de l'enceinte, angle dangereux à cause de la configuration sous-lacustre du rocher, et qui, dès le XIII^e s., avait déjà subi des accidents analogues.

Terrasse M. (Fig. 10.) Au XII^e s. et au début du XIII^e s., cette terrasse était encore occupée par un bâtiment, dont quelques fenêtres s'ouvraient au nord et à l'est, sur L, C et A (comp. l'article: Entrée A). Vers 1260, ce bâtiment fut démoli et transféré de l'autre côté du mur septentrional, en L, avec accès de la cour H; les deux portes, au niveau de la terrasse M, et qui donnent accès à la cave L, *suturnus subtus logiam parlamenti*, voûtée en berceau (1260), furent percées en 1536. Au-dessus, au niveau de la cour H, se voient un type intéressant, rare, de croisée de 1315, et, tout à côté, des meurtrières de 1539; les galeries du sommet furent refaites en 1587. Bien que la fontaine soit relativement moderne, XVI^e s. avec goulots datés de 1726, l'adduction d'eau de source au château remonte au milieu du XIII^e s.; les conduits en bois allaient sous le sol jusqu'à la cuisine du comte, en S. A côté de la fontaine sont déposés quelques blocs erratiques, trouvés au cours des fouilles dans la cave L, sur la boue glaciaire, et provenant du Haut-Valais.

Bâtiment P. Pour la création de ce bâtiment, au ^x^e s., et pour le résumé de sa transformation radicale au ^x^e s., voir p. 16 et 18, quatrième et septième phases de construction. Sous réserve d'une série de remaniements intérieurs et extérieurs, l'état actuel (plan et subdivisions d'étages) remonte aux reconstructions de 1260 à 1265 ; dès lors ce bâtiment fit toujours partie des logements des baillis-châtelains, tant savoyards que bernois, aujourd'hui encore c'est l'habitation du concierge. Sur les faces extérieures S.-E. et S.-O., la plupart des fenêtres sont modernes, avec quelques types anciens. A noter : une intéressante baie du ^x^e s., avec encadrement en plâtre dur, murée sur la cage d'escalier O ; côté cour, une gaine de cheminée du ^x^e s., en saillie extérieure ; le pignon et la toiture (fig. 3, 4) reconstruits en 1585, à la suite du tremblement de terre de 1584. (Dates de 1585 inscrites sur le crépis extérieur et sur la charpente des combles.)

On ne visite que le sous-sol. Les restes les plus caractéristiques de la construction originale, du ^x^e s., se voient à la base extérieure du mur S.-E. (dans le sous-sol N₁), avec le retour d'équerre primitif au S.-O., côté lac, beaucoup plus en retrait que le tracé actuel. Il faut prendre l'escalier qui, de la cour D, conduit au sous-sol P ; la porte, surmontée d'un petit jour rectangulaire, est une transformation bernoise de 1536, avec menuiserie contemporaine et serrure de 1552 ; elle a remplacé l'entrée de 1260, dont un des pieds-droits en tuf, avec amorce de l'arc en tiers-point, est conservé tout à côté, à gauche ; cette entrée du ^x^e s. avait déjà pris la place de la porte du ^x^e s., dont, plus à gauche encore, on verra le pied-droit et l'amorce du double arc plein-cintre, tous deux en petit appareil. Le sous-sol, voûté sur croisée d'ogives, construction bien conservée de 1260-1265, a de tous temps servi de magasin, d'entrepôt, de cave aussi en 1536, en communication directe avec la grande salle basse Q ; sur le sol, indication du mur côté lac du bâtiment du ^x^e s., mur qui se prolonge en Q et sur lequel fut greffée, à angle droit, la paroi actuelle du N.-O. C'est du sous-sol P que le visiteur devra pénétrer dans la salle basse Q, de là dans les sous-sol R, S, U, U₁, U₂, lesquels seront commentés avec leurs bâtiments respectifs.

Cour E. (Fig. 12.) A proprement parler plutôt un passage, assez étroit avant 1836, resserré entre les bâtiments côté lac et la

terrasse du jardin, à l'est. L'entrée de la première cour dans la seconde, E, fut pratiquée en 1836 pour le passage des canons (fig. 11); les larges portes semblables, autour des différentes cours du château, sont de la même date. L'issue actuelle en a remplacée une autre, en plein-cintre, de 1536; un de ses pieds-droits et l'amorce de son arc sont visibles du côté de E (comp. *Chillon*, t. I, *Camera Domini*, pl. XX). Au moyen âge, la disposition était très différente; voir ci-après, art. : Escalier O. Les galeries des chemins de ronde au sommet de l'enceinte côtés est et sud, furent refaites en 1585 avec leurs meurtrières, état actuel; au moyen âge, on y accédait de l'extrémité septentrionale du jardin, par un escalier adossé au bâtiment K et à l'angle contigu du donjon J; il fut supprimé en 1585 (comp. art. : Bâtiment K); l'énorme massif de maçonnerie qui occupe cet angle fut construit en 1836 pour épauler le donjon. Le chemin, en forte pente, resserré entre les bâtiments O, Q, R, et la terrasse du jardin, était jadis plus étroit; il fut élargi en 1836, en supprimant les coudes très prononcés du tracé primitif, qui est indiqué, en pointillé, sur le plan numéro 6. Le mur original, qui soutenait la terrasse du jardin, était crénelé; en 1451, il fut reconstruit avec ses créneaux, sur toute sa longueur, jusqu'au donjon J. Au moyen âge, le jardin, nommé « Le Paradis », était celui des châtelains.

Cage d'escalier O. Construction bien conservée de 1643, sur l'emplacement partiel du bâtiment de la *porta secunda* ou *media* du moyen âge, dont les amorces de murs, retranches d'étages, fenêtre, etc., sont encore facilement reconnaissables du côté de la cour E; ses traces ont été marquées sur le sol.

Bâtiment Q. Pour ses transformations successives, antérieures au XIII^e s., comp. le résumé p. 16 à 18. Dans son essence, l'état actuel remonte à 1260-1265 : un sous-sol voûté, et deux belles grandes salles superposées, qui, jusqu'en 1536, occupèrent toute la longueur du bâtiment et furent réservées au bailli-châtelain savoyard.

La largeur nécessaire pour le sous-sol, voûté sur croisée d'ogives, fut obtenue du côté oriental en entaillant le rocher à angle droit; les éclats du roc, extraits à la pioche, servirent à

comblant la pente du côté opposé, occidental ; en 1260, pour fixer le niveau du sol bétonné [et celui de la base des quatre piliers, l'architecte Mainier établit un petit cône en maçonnerie, retrouvé au cours des fouilles ; son sommet affleure le sol en regard de la quatrième meurtrière côté lac, à partir de l'entrée sur P. Au ^{xiii}^e s., ce grand sous-sol, tour à tour magasin, entrepôt, cave, et dont l'entrée sur P est fort bien conservée, était strictement séparé du suivant R ; un escalier secret, pris dans l'épaisseur du mur méridional, établissait une communication directe avec la salle supérieure, et permettait au besoin de s'échapper sur le lac. (Poterne sous la seconde meurtrière, paroi ouest.) Au ^{xviii}^e s., spécialement au ^{xviii}^e s., les Bernois établirent ici l'arsenal de leur marine de guerre, d'où la large brèche oblique, percée à l'extrémité du mur côté lac, à côté de R, et qui servait à introduire les pièces de bois un peu longues, mâts, vergues, etc. Les réduits, construits en 1795 dans la moitié orientale du sous-sol, avec subdivisions appuyées aux piliers, furent démolis en 1836 ; on voit encore, au-dessus des chapiteaux, le niveau des couvertures horizontales de ces enclos. Sur le sol, au S. et au S.-O. de la salle, traces des murs antérieurs au ^{xiii}^e s., en partie accessibles par des trappes.

On accède à la salle niveau cour (fig. 13) par le bâtiment R ; à l'extrémité opposée, une autre porte établit la communication avec le logement P. Sous réserve de son plafond et de sa cheminée, refaits en 1439 sur ordre du duc Amédée VIII, et sous la direction de l'architecte de la Maison de Savoie Aymonet Corniaux, sous réserve aussi de quelques transformations bernoises qui suivront, la belle salle d'apparat, de banquets, du châtelain savoyard, a conservé le caractère général que Mainier lui donna en 1260-1265. De cette époque sont les deux superbes poteaux, chacun d'une seule énorme pièce de châtaignier, avec leurs bases et leurs chapiteaux ; les fenêtres à deux lancettes, côtés lac et cour (fig. 4 et 12) ; la décoration en chevrons des parois (comp. à ce sujet p. 21 et, sur la fig. 13, le système des tentures, suspendues aux parois, qui coupent les chevrons de la décoration murale). Les deux fenêtres côté cour avaient été murées en 1379 sur l'ordre du comte Vert, Amédée VI, et leurs fenestragés en pierre de taille replacés aux fenêtres, côté lac, de deux chambres à coucher, qu'à la même date on transformait dans le bâtiment contigu, R ; le tout a pu être rétabli dans son état original. En

1536-37, les Bernois subdivisèrent la salle en trois pièces : la moitié septentrionale, séparée du reste par une cloison est-ouest, devint leur « grande cuisine », d'où le nom populaire actuel ; la moitié méridionale, recoupée en deux par une paroi en retour d'équerre, donna côté lac une grande chambre-salon, côté cour une antichambre ; mais tandis que la « grande cuisine » conservait le plafond du ^{xv}^e s., salon et antichambre furent dotés d'un plafond moins élevé, au-dessus duquel on installa des pièces en entrésol ; d'où la porte, qui se voit à mi-hauteur de la paroi méridionale. Ces subdivisions furent en grande partie enlevées en 1836, totalement lors des récents travaux de restauration. On doit au bailli bernois H. W. von Mülinen les deux belles menuiseries de portes (1586), l'une surmontée de ses armoiries, et le petit buffet (1585), fabriqué par le menuisier Chamberod et encastré dans la paroi côté lac de son salon. A l'angle S.-E. de la salle, le beau poêle aux armes de la ville de Lutry, daté de 1602, est une intéressante acquisition du comité de restauration, mais sans rapport avec Chillon ; son installation est provisoire, car le poêle en lui-même et son emplacement risqueraient d'induire en erreur. Les grandes arches du ^{xiii}^e s., disposées le long des parois, sont des copies en fac-simile, justifiées, des meubles de Valère, à Sion.

Au ^{xiii}^e s., la salle supérieure, la salle de fêtes du bailli-châtelain savoyard, était couverte d'un grand plafond cintré ; à une ou deux exceptions près, côté lac (fig. 4), les fenêtres contemporaines ont disparu, ont été murées ou remplacées, en 1439, par les grandes croisées actuelles dont, côté cour, se voit aussi une copie de 1844. Le plafond cintré fut supprimé en 1585, après le tremblement de terre, mais ses traces en permettront éventuellement la restitution exacte ; à la même date, les Bernois installèrent dans la salle un arsenal, où piques et hallebardes furent alignées sur des râteliers, puis, peu à peu, le local fut abandonné et finalement utilisé comme débarras. En 1844, la moitié occidentale de la salle, côté lac, fut transformée en six cellules de prisonniers, la moitié orientale en vaste antichambre, locaux dans lesquels sont provisoirement installés des bureaux, et qu'on ne visite pas.

Bâtiment R. Au moyen âge, au niveau de la cour E et au-dessus, ce petit bâtiment était en relation intime avec le pré-

cédent, mais complètement séparé du suivant au nord, S ; toutes les communications actuelles de ce côté sont bernoises ou modernes.

Le sous-sol, une prison dans laquelle on descendait le condamné au moyen d'une corde, ne communiquait pas avec les locaux contigus, Q, S ; sous le sous-sol actuel et le rocher en surplomb, les fouilles ont fait retrouver de véritables oubliettes, comblées à une date inconnue, aujourd'hui déblayées et accessibles. Il est probable, non encore prouvé, que la communication avec le sous-sol S ne fut percée qu'en 1379, lors du séjour à Chillon du comte Vert, Amédée VI (comp. *Chillon*, t. I, *Camera domini*, note 53, p. XIX), mais l'issue sur la salle basse Q ne doit remonter qu'au xvi^e s. Que ce soit au xvii^e s. ou au xviii^e, on établit dans ce sous-sol deux planchers superposés, pour y déposer des objets de l'arsenal contigu de la marine, Q ; ces planchers existaient encore en 1824. Au niveau de la cour, un escalier en vis, construit en plâtre dur et qu'on rétablira, donnait accès à deux chambres à coucher superposées, largement éclairées du côté du lac (fig. 4) ; en 1844, lors de l'installation des prisons à l'étage supérieur de Q, cet escalier fut reconstruit et agrandi sur plan rectangulaire (état actuel), opération qui eut pour conséquence de diminuer fortement la profondeur des pièces. Au xiii^e s., les subdivisions d'étages étaient différentes ; elles furent transformées en 1379 par le comte Amédée VI, alors qu'il fit transporter dans les deux chambres les fenêtres de la paroi orientale de la grande salle inférieure Q (comp. l'article précédent) ; ce sont les fenêtres actuelles, restaurées. Chacune de ces deux chambres possède des cabinets, en saillie sur le lac. Dans la pièce niveau cour, on observera une intéressante cheminée du xiii^e s., entièrement construite en plâtre dur ; la chambre située au-dessus a été restaurée avec le système, habituel au moyen âge, des tentures suspendues aux parois. (Cette pièce n'est pas ouverte au public ; pour la visiter, il faut en demander l'autorisation.)

Cour F. (Fig. 14, 15.) Pour les transformations successives de cette cour et des bâtiments qui l'entourent, antérieures à 1256, voir le résumé p. 17 et suiv. ; dans son essence, et sous réserve de quelques modifications qui seront indiquées, l'état actuel est le résultat des travaux exécutés de 1256 à 1259 sur

l'ordre de Pierre II, par son architecte Mainier. Cette partie du château, réservée au seigneur, ne s'ouvrait que lorsqu'il y résidait. A côté du large passage (1836) de la cour E dans la cour F, et qu'il faut supprimer en pensée, on observera, adossées à l'angle du donjon (J), deux portes, greffées l'une dans l'autre : celle du ^{xii}e s. (sixième phase, p. 18), et celle de 1256 ; la loge du portier, chargé de surveiller cette entrée, était adossée à l'angle intérieur de l'enceinte et du bâtiment S ; son plan a été marqué sur le sol. La grande arcade (fig. 15), qui s'adosse d'une part à l'angle N.-O. du donjon, de l'autre au bâtiment S, ne fut construite qu'en 1815, en même temps que le contrefort en retour d'équerre du côté nord, sur lequel les maçons ont inscrit la date précitée, exacte. D'autres détails seront commentés avec les bâtiments qui entourent la cour ; son niveau, plusieurs fois transformé, fortement abaissé en 1836, a été rétabli tel qu'il était en 1437, date de la reconstruction des deux escaliers extérieurs actuels. La galerie du chemin de ronde et les meurtrières de l'enceinte orientale, greffées dans les créneaux du début du ^{xiii}e s., remontent à 1585.

Bâtiment S. Le sous-sol, dont les voûtes en berceau sont probablement antérieures à 1256 (de 1224, p. 19), fut utilisé de bonne heure pour la torture et les exécutions capitales ; le gibet est encore conservé entre le pilier central et la paroi nord, contre laquelle s'adosse un escalier, T. Cet escalier aboutissait jadis directement dans la cour F, plus tard (1256) dans le local U (état actuel) ; il établissait la communication entre les appartements du seigneur et leur sous-sol, mais son but était tout autant, en cas d'urgence, de permettre un accès rapide à la poterne, donnant sur le lac (fig. 4). C'est par là, par exemple, que le 29 mars 1536, lors de la prise de Chillon par les Bernois, le dernier châtelain savoyard, Antoine de Beaufort, s'échappa sur sa galère. En démurant cette issue, on trouva la menuiserie du ^{xiii}e s., avec ses barres, ses ferrures et ses serrures ; l'original, trop abîmé pour être maintenu en place, conservé au musée du château, a été remplacé par une copie en fac-simile, marquée comme telle et datée. Tout à côté, l'entrée du grand sous-sol U, U₁, U₂, qui ne fut transformé en prison qu'en 1290, était en 1256 une large porte, semblable à celle de la salle basse Q sur P ; en 1388, sur l'ordre de l'architecte de la Maison de Savoie, Jean de Liège, cette

entrée fut retrécie, telle qu'elle est aujourd'hui. Dans le mur côté lac, on notera un puissant arc de décharge, en quart de circonférence, qui traverse la maçonnerie de part en part ; du côté opposé le rocher, conservé ici dans son état original, et au sommet duquel se retrouve un fragment de la première enceinte du château (ix^e s. ; comp. p. 15).

Dès 1256, antérieurement peut-être, l'étage au niveau de la cour fut la cuisine particulière du seigneur ; cette destination lui fut conservée jusqu'en 1536, date à laquelle le bailli bernois, dont on a vu la « grande cuisine » en Q, y installa une boulangerie et deux fours, adossés à la paroi orientale. Les fours, renversés par le tremblement de terre de 1584, furent immédiatement reconstruits, ils existaient encore en 1824, mais en 1836 ils furent démolis et la large porte actuelle fut percée dans le mur contre lequel ils étaient adossés ; tout l'intérieur fut alors si consciencieusement piqué et recrépi pour l'arsenal d'artillerie, le sol pavé, qu'il faut malheureusement renoncer à reconstituer exactement la disposition intérieure de la cuisine savoyarde. Dès la seconde moitié du xiii^e s., nous en connaissons, il est vrai, le mobilier, savons que la vaste cheminée était disposée contre la paroi méridionale, comment, en 1313, la canalisation d'eau de source y fut amenée de la première cour du château, etc. Nous savons aussi qu'on accédait à la cuisine non de la cour, mais du local U, par la porte contiguë à l'escalier qui descend au sous-sol ; du côté occidental, une autre porte donnait accès à une longue galerie avec cabinets, en saillie sur le lac, galerie où l'on faisait boucherie, qui fut supprimée en janvier 1410 et qu'il sera possible de rétablir. Les deux petites fenêtres situées au sommet de la même paroi côté lac, éclairaient une pièce où l'on fumait du lard et diverses viandes, que l'on conservait dans le *larderium* contigu, U ; on accédait à cette pièce par un escalier adossé à l'angle N.-E., et qui fut supprimé en 1836.

Dès le xiii^e s., l'étage supérieur fut occupé à l'est par une antichambre, à l'ouest par des chambres à coucher, et il en fut de même à l'époque bernoise ; la grande pièce actuelle, côté lac, fut installée en 1585, et, malgré sa transformation de 1844 en atelier pour les prisonniers, elle a conservé quelques restes des peintures murales du xvi^e s. Au xiii^e s. aussi, un couloir partant de l'antichambre et retrouvé dans l'épaisseur du mur méridional, prenait jour sur R et conduisait à des cabinets en saillie sur le

lac ; à l'angle de la paroi côté cour, une porte donnait accès à la galerie qui desservait les meurtrières de l'enceinte, pour aboutir au petit pont-levis du donjon (J, voir cet article) ; une autre porte établissait la communication avec la pièce contiguë au nord, U.

Sous-sol U, U₁, U₂. (Fig. 16.) Le nom de Prison de Bonivard sous lequel ce grand sous-sol est connu dans le monde entier, a pour origine le poème *Le Prisonnier de Chillon*, que lord Byron composa après sa visite au château, en 1816, en compagnie de son ami Hobhouse et de M. Dufour, de Clarens. François de Bonivard, prieur de Saint-Victor à Genève, s'était attiré la haine du duc de Savoie Charles III, lequel, au mois de mai 1530, veille de l'Ascension, le fit traîtreusement arrêter. Il fut emmené à Chillon, convenablement logé pendant deux ans dans une chambre du châtelain, Antoine de Beaufort, probablement dans l'une des pièces de R, puis, le 4 juin 1532, à la suite d'une visite du duc, enfermé et enchaîné pendant quatre ans dans le grand sous-sol, au cinquième pilier à partir de l'entrée ; le 29 mars 1536, il fut délivré par les Bernois. Telle, en deux mots, l'origine d'une désignation, qui est un peu due au hasard ; si, lors de sa visite, Byron avait entendu le récit de la captivité et du martyre de beaucoup d'autres prisonniers, dont l'histoire est parfois beaucoup plus tragique, plus émouvante encore que celle de Bonivard, il n'est pas sûr qu'il eût choisi le prieur de Saint-Victor comme héros de son poème. Au moyen âge, le sous-sol est nommé *crota* ou *magna crota* ; après 1290 aussi *preisoneria*, *preisoneria magna* ou *carcer*.

Tandis qu'à partir du niveau de la cour F, les trois bâtiments U, U₁ et U₂ sont séparés, que leurs pièces eurent des destinations très différentes les unes des autres, ils possèdent un sous-sol commun, ininterrompu, qui, de ce fait, devra être examiné en premier lieu. Pour l'origine de ces bâtiments et pour leurs transformations antérieures au XIII^e s., voir le résumé, p. 17 à 19 ; pour la création de l'état actuel, de 1256 à la fin de 1259, p. 20. Il faut ajouter qu'à cette époque les murs ouest et nord de l'ancienne résidence du XI^e s., visible du côté du lac (fig. 4, 5, 6), furent doublés à l'intérieur, ce que l'on peut constater dans les embrasures des meurtrières ; du côté oriental, au-dessus du rocher, l'état antérieur fut en majeure partie masqué par de nou-

velles maçonneries. A l'extrémité septentrionale de cette paroi est, tout contre la tour X, un couloir moderne, accessible au moyen d'une échelle, permet d'examiner la disposition et la décoration murale du ^x^e s., de même que la façon dont la première résidence fut greffée sur l'enceinte originale du ^{ix}^e s. En 1256, pour donner à la salle la largeur voulue, on procéda comme dans le sous-sol Q : le rocher fut entaillé à angle droit, et de ce fait, ici comme là-bas, les subdivisions est-ouest de la résidence primitive disparurent ; (ici elles se trouvaient entre les premier et second, quatrième et cinquième piliers à partir de l'entrée) ; de part et d'autre on distingue cependant leurs amorces, même l'emplacement de deux de leurs portes, et leur tracé, retrouvé grâce aux fouilles, a été marqué sur le sol. Lors de sa création, en 1256, la belle et vaste salle basse, avec ses sept piliers, ses seize voûtes sur croisée d'ogives, robustes, simples mais élégantes, ne fut pas destinée à une prison ; ce local était pour le seigneur ce que la salle basse Q était pour le châtelain, une cave, un excellent entrepôt, sec et de température assez égale, essentiellement pour des vivres, du vin, des denrées diverses, mais aussi, avant le transfert de l'arsenal à Villeneuve, pour des fournitures militaires, balistes, arbalètes, flèches, carreaux, etc. Cibrario a déjà raconté qu'au cours de l'une de ses guerres en Valais, Pierre II en tira 31.562 flèches et 18.500 carreaux pour arbalètes. Tout à côté de l'entrée, à l'angle S.-E., une ouverture rectangulaire, ménagée dans la voûte, permettait de hisser les approvisionnements à l'étage supérieur, dans l'office U, contigu à la cuisine du comte, S. Mais Chillon manquait d'un local vaste, sec, aéré, éclairé, où l'on pût éventuellement enfermer un grand nombre de personnes, de prisonniers de guerre, otages, etc. ; c'est ce qui amena, en 1290, la transformation du grand sous-sol en prison. La porte originale fut conservée, mais pourvue de solides serrures ; deux ans après, les sept longues meurtrières côté lac, trop favorables aux évasions, furent partiellement murées, puis, en 1312, munies chacune d'une barre de fer verticale ; la meurtrière de la paroi nord était déjà condamnée depuis la construction du bâtiment V, entre 1260 et 1265. En 1316, on bouche l'ouverture ménagée jadis dans la voûte et qui n'avait plus d'utilité, mais ce n'est qu'en 1386 qu'il est fait mention du cachot spécial, le « croton », dont les substructions se voient précisément à cet angle S.-E. du sous-sol, à côté de l'entrée ; sur sa paroi inté-

rieure, méridionale, on observera des figures, tracées ou gravées à diverses époques par des prisonniers : un chevalier ; l'écu de Savoie ; saint Christophe portant l'Enfant Jésus sur l'épaule gauche (Victor Hugo raconte qu'il le dessina) ; saint Jean ; un Christ en croix avec les instruments de la passion, etc. L'évasion d'un assez grand nombre d'otages valaisans, enfermés après la prise de Sion le 21 août 1384, amena, en 1388, l'architecte de la Maison de Savoie, Jean de Liège, à faire exécuter les travaux suivants : murer entièrement la septième meurtrière à partir de l'entrée ; rétrécir l'entrée telle qu'elle se voit aujourd'hui, avec ses deux menuiseries actuelles ; percer, au sommet de la paroi méridionale, la petite fenêtre actuelle, à laquelle on accède de l'escalier T, pour pouvoir surveiller nuit et jour les prisonniers ; pour les récalcitrants, on fabriqua alors des ceps ou blocs, en bois de chêne, de 6 m. 70 à 75 de longueur, munis de fortes épaes et de serrures. Les derniers travaux importants furent exécutés en 1438, inspectés alors à cinq reprises et reconnus en 1439 par l'architecte de la Maison de Savoie, Aymonet Corniaux ; ce fut une réparation et une réfection partielle des nervures des voûtes, mais les piliers, étayés, purent être maintenus en place.

Parmi le grand nombre de prisonniers, plus ou moins intéressants, il faut citer, en 1348, les juifs de Villeneuve, accusés d'avoir empoisonné les fontaines et d'être les auteurs de la peste, la « mort noire », comme on la désignait alors dans le pays ; ces malheureux, hommes, femmes, enfants, furent brûlés vifs, et des chrétiens, accusés de complicité, furent livrés à d'affreux supplices : c'est une des plus sombres tragédies, non pas la seule malheureusement, qu'ait vue le grand sous-sol de Chillon ! Il est possible que ce soit pour purifier ensuite la prison que furent peintes, un peu partout, de très grandes croix inscrites dans des cercles, absolument semblables à des croix de consécration, possible aussi qu'elles ne datent que de 1379, lors de la recherche d'un « basilic » dans la *crota* du château. En tout état de cause, je retrouvai une de ces croix, fort bien conservée, en faisant démurer la meurtrière condamnée en 1388, preuve qu'elles sont antérieures. En 1379, les portes de la prison se referment sur Pierre Gerbaix, trésorier général de Savoie, dont on possède une déposition écrite le 20 février 1380, pendant sa détention ; il fut libéré en 1384 et rétabli dans ses charges. Immédiatement

après la mort du comte Rouge, Amédée VII, survenue le 2 novembre 1391, c'est le drame d'Othon de Grandson ; en 1445, l'incarcération de Guillaume Bolomier, chancelier de Savoie, suivie, le 12 septembre 1446, de sa noyade officielle. Lorsqu'on connaît le détail et les dessous de ces affreuses « erreurs judiciaires » et d'autres, tout aussi graves, qui suivront, l'histoire de la captivité de Bonivard, si digne d'intérêt qu'elle soit, passe presque au second plan. Les faits relatifs à Bonivard ont été résumés au début de ces notes ; il suffira d'ajouter qu'en 1816, lors de la visite de Byron, on ne voyait plus les empreintes des pas, que l'illustre captif raconte avoir creusés dans le roc en se promenant autour de son pilier, en réalité tout au plus dans la terre battue. (Comp. au sujet de ces « pas », p. 11, une des occupations des prisonniers de la seconde moitié du XIX^e s.) A la fin du XVI^e et au XVII^e s., la grande prison se referme sur un nombre effrayant de soi-disant sorciers, essentiellement de sorcières, et de pauvres gens soupçonnés de porter, quelque part sur leur corps, la marque de Satan ! Ces malheureux furent torturés, puis mis à mort avec des raffinements de cruauté indescriptibles. Quelques chiffres suffiront : en 1577, exécution de deux sorcières ; du 12 octobre 1595 au 13 mai 1596, entre autres trois femmes brûlées ensemble ; du 13 mai 1597 au 28 juin 1598, *onze* femmes, exécutées par le feu et une par l'eau, un homme.... seulement, décapité ; en 1613, pendant l'espace de quatre mois à peine, Chillon vit vingt-sept exécutions capitales de sorciers ! Et cela continua ainsi jusque dans la seconde moitié du XVII^e s. : le 18 juillet 1659, Catherine Demierre fut brûlée comme sorcière, et le 2 août, Moyse Dupasquier et sa femme Anthonia eurent le même sort. Inutile de poursuivre la lugubre énumération ; on a vu, p. 25, comment et pourquoi, en 1653, la torture fut transportée du sous-sol dans la pièce U2, au niveau de la cour. En 1798, après l'assaut et la prise de Sion, 230 Valaisans, otages et prisonniers de guerre, furent enfermés dans le grand sous-sol.

Les parois et les piliers conservent beaucoup d'inscriptions et de dessins, tracés par les détenus, mais qu'il faut renoncer à citer, encore moins à commenter. Parmi les innombrables signatures, plus ou moins intéressantes, on trouvera celle de Byron, authentique, sur la face méridionale du troisième pilier à partir de l'entrée ; dans la narration de sa visite du 21 septembre 1839, Victor Hugo écrit : « Ce nom, Byron, gravé sur la colonne de

granit (petite erreur) en grandes lettres un peu inclinées, jette un rayonnement étrange dans le cachot ! » Au-dessus du nom de Byron, tout en haut, sous le chapiteau, se lit : Al. Dumas ; du côté opposé de ce même pilier, à la partie inférieure du troisième tambour : E. Quinet. La signature de Victor Hugo est malheureusement d'une authenticité douteuse ; celle de Shelley, admissible peut-être, se voit sur le rocher, à peu près en face du second pilier à partir de l'entrée, etc. S'il a le temps et l'envie d'en chercher, le visiteur en trouvera bien d'autres, jusqu'à celles... d'Homère et de Tartarin ! Il vaut mieux s'arrêter aux mots suivants, tracés sur le second tambour inférieur du quatrième pilier, et qui sont certainement l'œuvre d'un prisonnier : « POVR AVOIR MIEVX EN DÉPIT DES ENVIEVX J'AY... », la fin manque ; le prisonnier n'aura pu achever.

Bâtiment U. A proprement parler, il ne s'agit pas d'un bâtiment indépendant, mais d'une des subdivisions intérieures de l'habitation personnelle du comte de Savoie, créée entre 1256 et 1259, et dont, à l'origine, les deux étages ne comportaient chacun qu'une seule vaste pièce, subdivisée selon les besoins au moyen de cloisons basses, de « clotets » en plâtre dur. Au niveau de la cour, la pièce inférieure, placée entre la grande salle à manger U₁ et la cuisine S, avec laquelle elle est constamment citée dans les documents, dont elle n'est qu'un accessoire, renferme la boulangerie, le garde-manger, le dépôt des bouteilles, la chambre à lard (du XIII^e s. au XVI^e : *panateria*, *dispensatorium* ou *despensa*, *boteleria* ou *botollieria*, *larderium*), soit plusieurs petits locaux séparés par les cloisons dont il vient d'être question. Un passage direct avait été réservé entre la cuisine et la grande salle à manger, et cela au moyen d'un de ces « clotets » ; le texte de 1266, qui en relate la construction (voir *Chillon*, t. I, notes p. VI, n° 26), en fixe hauteur et épaisseur avec toute la précision désirable. Cette hauteur est de dix pieds, « y compris les créneaux », une indication qu'il eût été difficile d'expliquer sûrement si les fouilles ne m'avaient livré toute une série de ces créneaux décoratifs, avec de notables fragments des cloisons coulées au plâtre dur, qu'ils couronnaient (Musée de Chillon). Il va de soi que les parois ne possédaient aucune décoration ; au plafond apparaissaient les poutres brutes de l'étage supérieur. Cette poutraison originale est conservée ; on y voit l'enchevêtrement

qui supporte le foyer de la cheminée située au-dessus, et nombre de fortes chevilles de bois, auxquelles étaient suspendus les jambons, les saucissons et autres victuailles, que les comptes des châtelains font apparaître sur la table des seigneurs de Chillon. L'article précédent a expliqué pourquoi, en 1316, on condamna l'ouverture rectangulaire ménagée à l'origine dans le sol de la *panateria*, sol en plâtre dur comme tous ceux du château à cette époque. L'office garde-manger devait être éclairé et aéré, mais il fallait éviter de grandes baies : d'où les trois petites fenêtres rectangulaires actuelles, haut placées, largement évasées à l'intérieur en forme de soupirail, une du côté cour, deux du côté lac, où une porte en tiers-point donne accès à un balcon ; cette galerie couverte, supprimée en janvier 1410 en même temps que celle de la cuisine, S, a été rétablie en 1920. La disposition qui vient d'être esquissée subsista jusqu'en 1587 ; à cette date, les Bernois démolirent les cloisons du moyen âge, subdivisèrent l'intérieur en trois parties, une antichambre à l'est, deux locaux contigus à l'ouest, pour l'éclairage desquels on perça dans le mur, côté lac, trois fenêtres étroites et allongées, encadrées en pierre de taille ; le tout fut à son tour démoli en 1836, pour l'installation de l'arsenal vaudois. Si la transformation bernoise a été indiquée, c'est pour expliquer la présence des trois fenêtres, murées à l'intérieur, mais dont les encadrements extérieurs, visibles de la galerie, ont été conservés intacts (fig. 4).

A l'étage supérieur, destination et disposition de la pièce changent du tout au tout ; dès l'origine, pendant toute la période savoyarde, même encore à l'époque bernoise, ce fut une chambre à coucher réservée aux hôtes de marque. Au centre de la paroi méridionale, il a été possible de reconstituer la vaste cheminée, dont la hotte s'élève jusqu'au sommet du plafond cintré, également rétabli dans son état original ; de même la fenêtre à deux lancettes, dans la paroi côté lac, et le « clotet » en plâtre dur formant couloir intérieur à l'est ; il reliait les deux entrées, l'une de la grande salle supérieure U₁, la « salle du parement », l'autre de l'étage correspondant du bâtiment S. Les parois montrent la décoration caractéristique pour la période de 1256 à 1259 (comp. p. 20), un carrelage ininterrompu à bandes obliques, ici rouges et blanches à joints gris-noir ; le sol, une aire en plâtre dur, se couvrait partiellement de tapis et de nattes, qu'on enlevait avec

les tentures des parois lorsque le seigneur et sa suite quittaient le château. Le plafond cintré avait été supprimé dès 1437, on verra plus loin pourquoi ; en 1585, les Bernois créèrent ici une petite salle. Il faut en mentionner l'existence, parce qu'elle explique le badigeon blanc à la partie inférieure des parois, accompagné aux angles supérieurs d'arabesques noires, typiques aussi pour cette époque. La petite salle bernoise subsista jusqu'en 1844, date à laquelle elle fut transformée en deux cellules pour femmes, avec antichambre à l'est, pour l'éclairage de laquelle on perça la fenêtre actuelle côté cour. Cette fenêtre, qui n'a plus de raison d'être, disparaîtra probablement sous peu.

Bâtiment U₁. Ce qui a été dit au début du précédent article s'applique à cette nouvelle subdivision de la résidence particulière du seigneur, et n'aura pas besoin d'être répété pour la suivante, U₂. Le bâtiment U₁ était pour le comte de Savoie exactement ce que le bâtiment Q était pour son châtelain, c'est-à-dire qu'il contenait aussi deux grandes salles superposées, une salle de banquets au niveau de la cour, une salle de fêtes et de réceptions à l'étage supérieur.

La désignation actuelle de « salle de justice » (fig. 17), donnée à la salle inférieure, désignation absolument inexacte mais très enracinée, n'existait pas encore en 1824 mais bien en 1839, lors de la visite de Victor Hugo ; elle est due à l'imagination, aussi fertile que romantique, du même concierge qui en inventa alors toute une série d'autres ! Jusqu'à la conquête bernoise, ce fut l'*aula magna*, l'*aula magna inferior*, parfois l'*aula* tout court ; dans les textes de la seconde moitié du XIII^e s., on trouve aussi le qualificatif intéressant d'*aula vetus*, qui rappelle l'existence, au même endroit, de la grande salle antérieure aux transformations de 1256 ; au XV^e s. apparaît l'expression *in magno Tinel*, fréquente à cette époque dans les châteaux de la Maison de Savoie, et qui désigne précisément la grande salle à manger. Dans ses lignes générales, et sous réserve des transformations du XV^e s., la salle est restée telle qu'elle fut créée en 1256, sous la direction de l'architecte Mainier, par les maîtres-maçons et tailleurs de pierre principaux : Humbert de Lausanne, lequel travailla certainement aussi à notre cathédrale, Vulliermé de Saint-Antoine et Jean d'Evian. De cette époque sont les quatre

grandes et belles fenêtres côté lac (fig. 4, 5, 6, 17), avec leurs colonnettes, leurs rosaces et leurs sièges de pierre ; l'alternance voulue des matériaux et de leurs couleurs, qui se retrouve à la porte principale sur cour, à la fenêtre contiguë, reconstituée, et qui existait à la cheminée du XIII^e s., reconstruite en 1437, trahit une influence italienne plutôt que du midi de la France. Les pieds-droits, de même que les tailloirs et les bases des colonnettes, sont en roche grise et rose ; les fûts en marbre noir de Saint-Triphon poli, les sièges en Saint-Triphon brut ; c'est en grès tendre, notre « molasse », que furent confectionnés les chapiteaux, les quatre-feuilles du sommet et les arcs des lancettes, dont on observera les congés semi-circulaires, très caractéristiques ; il en existe de semblables à la cathédrale de Lausanne. La grande fenêtre sur cour (fig. 14), transformée en porte par les Bernois en utilisant l'arc extérieur de l'entrée voisine, du XIII^e s., qu'ils avaient murée, a pu être reconstituée et l'arc a repris sa place originale. Les trois colonnes élancées, en marbre noir de Saint-Triphon, dont les chapiteaux conservent des traces de peinture, appartiennent aussi à l'ensemble primitif ; le beau plafond qu'elles supportent, admirablement conservé et patiné (bois de sapin, amené des forêts du Jura, au-dessus de Nyon), fut exécuté en 1437 par l'architecte Aymonet Corniaux en même temps que la cheminée actuelle. (Les pieds-droits de la cheminée du XIII^e s., avec leurs chapiteaux, furent retrouvés dans le mur voisin, partiellement refait aussi en 1437). On ne possède pas d'indications au sujet du plafond de 1256, si ce n'est que son niveau et sa structure générale étaient les mêmes que de nos jours, soit dans l'axe nord-sud de la salle un fort sommier, supportant les poutres placées en retour d'équerre ; pour se rendre compte de l'aspect original, il suffit de comparer le plafond de la pièce contiguë au nord, U2 (fig. 19), lequel a conservé sa disposition et sa peinture du XIII^e s. Les parois montrent la décoration typique pour la période constructive de 1256 à 1259 (comp. p. 20, 21), ici des bandes obliques grises et blanches à joints rouges. Pour la compréhension de cette décoration, on ne saurait assez insister sur le fait qu'il ne s'agissait que d'un fond, sur lequel, lorsque le seigneur résidait à Chillon, se suspendaient de place en place des toiles peintes et des tentures diverses, parfois de grand prix ; leurs bandes verticales ou horizontales, et leurs sujets très variés, masquaient en partie le motif uniforme du

carrelage et en rompaient la monotonie, un peu criarde, lorsque le rouge dominait (comp. fig. 13, salle Q, où les tentures sont suspendues aux parois). En 1256, le sol était, comme partout ailleurs, une aire en plâtre dur, sur laquelle, en 1437, on posa un plancher, conservé et réparé par les Bernois ; en 1836, il fut recouvert d'un pavé en boules pour les canons. En 1897, lors des premiers travaux de restauration, on renonça à rétablir l'aire originale, et cela soit à cause du manque d'expérience dans ce mode de construction, soit à cause du nombre considérable de visiteurs. Le dallage qui fut posé alors, exact de couleur, est très beau, mais... trop beau ; c'est une erreur, qu'aujourd'hui nous ne referions pas. Les inventaires du château prouvent que, pendant tout le moyen âge, le mobilier fixe de la salle était insignifiant ; les tables sur chevalets et les bancs, faciles à transporter et à démonter, n'étaient installés qu'au moment des repas, et souvent fabriqués sur place avant l'arrivée du seigneur et de sa suite ; ce n'est qu'en 1376 que des vitres furent posées dans les quatre-feuilles des fenêtres, et, même à cette date, les textes détaillés montrent qu'il s'agissait alors d'une innovation, considérée comme tout à fait extraordinaire. C'est dans cette salle qu'il faut se représenter les banquets que le comte Pierre II donna à ses chevaliers, à sa sœur Marguerite, comtesse de Kybourg, les grandes réceptions des comtes Philippe, Amédée V, Aymon, lesquels séjournèrent souvent à Chillon, les fêtes organisées le 5 juillet 1272 en l'honneur des fiançailles d'Amédée V avec Sibylle de Bauge, la cour brillante d'Amédée VI, le comte Vert, puis de sa veuve Bonne de Bourbon, enfin, en 1442, celle du pape Félix V ; à cette date les parois ne furent pas repeintes, mais décorées de superbes tentures, qu'Amédée VIII avait empruntées au garde-meuble de la Maison de Savoie, et dont nous possédons l'inventaire. Peu après 1536, les Bernois installèrent à l'angle N.-E. de la salle un moulin à bras, qui y fonctionnait déjà en 1542, d'où le nom de salle du moulin, encore en usage en 1824 ; en 1580 ils y ajoutèrent un pressoir, remplacé en 1592 par celui qui se trouvait précédemment à Villeneuve, dans la cave de Fernand Bouvier ; il sera encore question de ce personnage historique, condamné à mort pour haute trahison, et dont tous les biens avaient été confisqués. L'aménagement du local en dépôt d'artillerie (1836, déjà en 1824), n'a pas une importance suffisante pour qu'il soit nécessaire de le commenter.

La désignation actuelle de la salle supérieure, « Salle des Chevaliers » (fig. 18), est due au même concierge dont, vers 1836, la fantaisie en créa beaucoup d'autres. Au ^{xiii}e et au ^{xiv}e s., c'est la grande salle supérieure ; dès le milieu du ^{xiv}e s., la grande salle du parement, c'est-à-dire celle dont on parait les parois, où se dressait le lit de parade, en langage moderne le grand salon de réception du comte, communiquant au nord avec sa chambre à coucher, X (fig. 21), et son « retrait », son petit salon, U₂ (fig. 20), au sud avec la pièce U, réservée, on l'a vu, aux hôtes de marque. Après la prise du château, en 1536, cette salle, la seule à laquelle les Bernois conservèrent sa destination antérieure, fut leur « grande salle », dès le début du ^{xviii}e s. la « salle des armoiries », une désignation qui sera expliquée plus loin, et qui était encore en usage en 1824. De l'état créé entre 1256 et 1259 par l'architecte Mainier, il ne reste aujourd'hui que le gros œuvre, soit les quatre murs, sous réserve de la reconstruction partielle de celui côté cour — le niveau du sol — et les portes en tiers-point dans les parois sud et nord, cette dernière il est vrai murée et partiellement coupée, en 1342, par l'issue actuelle. Au ^{xiii}e s., la cheminée était adossée au centre de la paroi côté lac et la salle, dont le sol présentait l'aire en plâtre dur habituelle, était couverte d'un grand plafond cintré ; la forme de ce plafond, identique à celui du local contigu U (comp. l'article en question), est nettement visible dans les combles, au sommet de la paroi méridionale, qui a conservé aussi la décoration carrelée contemporaine, les bandes obliques habituelles, ici grises et blanches à joints rouges. Le plafond du ^{xiii}e s. était peint ; il nous en reste des baguettes couvre-joints, décorées d'armoiries et de motifs divers, retrouvées au cours de l'exploration (Musée de Chillon). Sous réserve de quelques transformations opérées au ^{xiv}e s. et qui n'ont pas laissé de traces, à l'exception, en 1342, de la réfection déjà citée de la porte septentrionale, l'état général actuel de la salle remonte aux travaux ordonnés en 1436 par le duc Amédée VIII, et exécutés, de 1437 à 1439 sous la direction de son architecte Aymonet Corniaux. C'est alors que fut reconstruit l'escalier extérieur actuel (fig. 14) ; toit rampant bernois ; marches en Saint-Triphon (1836) ; c'est alors aussi que furent créées l'entrée actuelle, au sommet de l'escalier, les deux croisées côté lac (fig. 4, 5, 6), celle côté cour, et la cheminée, qui fut transportée au centre de la paroi orientale. La suppression du plafond cintré du ^{xiii}e s. et

la construction du superbe plafond horizontal actuel, nécessitèrent une légère surélévation des murs est et ouest, marquée par la corniche extérieure en quart de rond (fig. 5, 14) ; malgré cette opération, la salle est un peu basse par rapport à la saillie considérable des maîtresses-poutres et à la profondeur des caissons. La poutraison du sol fut changée, un plancher remplaça l'aire bétonnée antérieure, et, comme dans la salle inférieure, parois et plafond ne furent pas décorés de peintures ; on meubla les intérieurs de superbes tapisseries, que le pape Félix V s'était fait envoyer de Turin à Bâle pour son couronnement, d'où elles furent acheminées sur Lausanne, et de là à Chillon. Il y en avait une dizaine, au moins : l'une de satin cramoisi, semé de motifs d'or et d'argent, garni de sirènes ; une autre, dont l'auteur possède le modèle, qui pourra être exécuté à Chillon, de satin bleu, relevée de motifs d'argent, nœuds d'amour entrelacés avec la devise de la Maison de Savoie « Fert » ; d'autres à bandes verticales rouges et blanches, rehaussées de guirlandes avec les armes de Savoie ; puis de grandes tapisseries avec les légendes du roi Clovis, de Charlemagne, de Thésée et des fils de Rénald de Montauban. (Promis). Ce n'est qu'à partir de 1586 que les Bernois restaurèrent leur unique grande salle de réception selon le goût de cette époque ; le peintre André Stoss fut chargé de blanchir les parois, avec bordures grises et gracieuses arabesques noires aux angles. Deux ans après, le même artiste commença la décoration actuelle, soit l'encadrement de la porte méridionale, surmontée des armes de Berne et de l'Empire, et la longue frise sur laquelle se succèdent les armoiries de tous les « baillis de Vevey et capitaines de Chillon » (leur titre officiel), dès la prise du château en 1536, frise surmontée de petits ours, qui jouent, jouent et gambadent de toute façon dans des cerceaux. Au-dessus de la porte, dans le fronton de couronnement, se voit la date de 1588 ; sous les armoiries de Berne, en tout petit, celles du bailli alors en charge, Hans Wilhelm von Mülinen, accompagnées de ses initiales : H. W. von M. ; immédiatement au-dessous encore, à très petite échelle, les armoiries de François Steiger, avec ses initiales F. S., et l'indication qu'en 1661 ce bailli fit continuer la décoration. Ce fut le peintre Jérémie Blaser qui en fut chargé, mais j'ignore les noms des artistes qui la poursuivirent plus tard, jusqu'en 1733, date à laquelle les baillis transportèrent leur résidence à Vevey ; sur la paroi septentrionale, restée presque vide,

la série fut récemment complétée jusqu'en 1798, pour se terminer, au-dessus de la porte, par les armoiries du Canton de Vaud et la date de 1803. On notera une armoire, actuellement adossée à la paroi orientale de la salle, et au sommet de laquelle est inscrite la date de 1590; ce meuble n'est certes pas beau, mais il évoque un souvenir historique. Dans ses comptes, le bailli, Pierre Hagelstein, dit que cette « grande armoire à habits » se trouvait dans la maison de Fernand Bouvier, à Villeneuve, qu'il l'a fait démonter, puis remonter dans la grande salle du château. (Pour la conspiration de F. Bouvier, lieutenant du bailli, et pour son arrestation à Chillon, voir : L. Vulliemin, *Chillon*, 1863, p. 150, 151.) Un autre souvenir rappelle la guerre de 1870-1871 et le séjour dans la salle des internés français : c'est, dans la cheminée, une longue barre de fer, munie de nombreux crochets mobiles, auxquels les soldats suspendirent leurs marmites et leurs gamelles.

Bâtiment U2. Cette nouvelle subdivision septentrionale de la résidence créée entre 1256 et 1259 contient deux pièces superposées; elles offrent tant de points communs que, pour éviter des répétitions, il sera permis de les résumer dès l'abord. En renvoyant comme précédemment aux p. 17 à 19 pour les phases constructives antérieures au XIII^e s., il faut souligner qu'ici le bâtiment primitif ne fut pas démoli; en conséquence, les murs actuels à l'ouest (côté lac) et au nord sont les murs du XI^e s., la paroi orientale n'est autre chose que la face correspondante de l'ancienne tour d'Alinge X, percée, avant comme après 1256, pour établir les communications d'étages indispensables. Si l'on veut bien garder en mémoire ces faits essentiels, on comprendra facilement les anciennes baies, portes et fenêtres, visibles dans les parois est, nord et ouest de la pièce inférieure, et qui n'ont aucun rapport avec l'état actuel, de 1256. On a vu (p. 20 et 42) comment, à cette époque, les voûtes du grand sous-sol U, U₁, U₂, remplaçant les poutres antérieures, eurent pour conséquence de remonter très fortement les niveaux des étages : voilà pourquoi portes et fenêtres de l'étage supérieur de l'ancienne résidence se voient sous le plafond de la pièce inférieure actuelle (fig. 19), tandis que les ouvertures semblables de l'étage inférieur primitif se trouvent sous le dallage de notre même pièce; des trappes modernes, ménagées dans le sol, en permettent l'étude. On se

souviendra, d'autre part, que le bâtiment des latrines, V, ne fut adossé qu'en 1264-1265 au mur septentrional de U₂, lequel était donc tout d'abord dégagé ; dans les deux pièces superposées nous n'y trouverons pas de fenêtre, comme dans le sous-sol (p. 41), mais des portes, qui donnaient accès à des cabinets en saillie extérieure ; on y parvenait par des couloirs, semblables à ceux du bâtiment U (p. 45), c'est-à-dire créés au moyen de cloisons basses, parallèles à la paroi orientale ; lors de la construction du bâtiment V, portes et couloirs furent naturellement conservés. Aux deux étages, les pièces avaient la même destination : c'était des « retraits » et des garde-robes, nous dirions des « petits salons », placés chaque fois entre l'une des chambres à coucher X, dont ils dépendaient, et l'une des grandes salles U₁ ; du côté du lac (fig. 4, 5, 6), elles sont toutes deux éclairées par une gracieuse fenêtre à deux lancettes, surmontées, l'une d'une rose unie, l'autre d'un quatre-feuilles, et toutes deux ont conservé la peinture murale caractéristique pour la période constructive de 1256 à 1259 : à l'étage inférieur des bandes obliques rouges et blanches à joints noirs, à l'étage supérieur grises et blanches à joints rouges. Tels les points communs essentiels, auxquels il faut ajouter une vue incomparable sur la vaste nappe d'eau du Léman.

La pièce inférieure (fig. 19), a conservé en outre son poteau, en forme de colonne élancée, et son plafond de 1256, avec leur polychromie originale, documents rares et de grande valeur. Sur les embrasures de la petite fenêtre au sommet de la paroi côté lac, et de la porte à même niveau dans la paroi nord, murées à cette époque, démurées en 1897, se voient de nombreux graffiti du plus vif intérêt : chevaliers armés, montés, coiffés du heaume, couverts de leurs longs boucliers pointus, chargeant ou tenant la lance haute ; châtelaine vêtue d'une robe souple, légère, aux nombreux plis verticaux, coiffée d'un chaperon bas, cylindrique, orné d'un joyau ; au-dessous d'elle, une curieuse figure de fou ou de diable ; puis, semées un peu partout, une profusion d'étoiles cabalistiques, grandes et petites, destinées à éloigner les mauvais esprits, qui pénétraient dans les appartements par les portes, les fenêtres, moins par les cheminées, par crainte du feu. Mais le document essentiel est la signature de la sœur de Pierre II, la comtesse Marguerite de Kybourg : *Margarita domina Quiburch*, en petites lettres très finement et régulièrement tracées, comme

avec une aiguille ; autant d'évocations saisissantes, authentiques, de l'histoire intime de Chillon, peu antérieure à 1256 ! — Jusqu'en 1653, la pièce ne subit aucune modification importante ; il sera permis de renvoyer à ce qui a été consigné p. 25, au sujet de sa transformation à cette date en « chambre de torture », destination et désignation lugubres, certes peu en rapport avec le caractère gai, lumineux, de cet intérieur aux couleurs vives.

Le nom de « chambre de la duchesse », dont on a cru devoir baptiser la pièce supérieure (fig. 20), est aussi faux que les précédents, mais tout aussi enraciné. Il est possible, même probable, que dès le mois de décembre 1264 et pendant le séjour à Chillon de Marguerite, comtesse de Kybourg, Pierre II ait cédé à sa sœur son charmant petit « retrait », qui lui servait aussi de garde-robe, mais cette pièce n'a jamais hébergé une duchesse quelconque. Au cours des siècles, le local en question subit d'assez nombreux remaniements. On a vu (p. 50) qu'en 1342 l'entrée originale sur la salle U₁ fut murée ; elle fut alors remplacée par les trois portes actuelles, sur plan triangulaire, en même temps qu'on démolissait la cloison formant couloir pour accéder au bâtiment des latrines V. La porte de 1256 sur la chambre à coucher du comte, X, au centre à peu près de la paroi orientale, avait été déjà condamnée en 1337 ; en la démurant, on retrouva dans l'embrasure la peinture du XIII^e s., conservée dans toute sa fraîcheur et sa vigueur, presque exagérée pour nos goûts modernes. La cheminée, dont la hotte conique est supportée par des corbeaux et une corniche en plâtre dur, est un spécimen intéressant de la même époque ; sa souche extérieure, en mitre, visible du lac (fig. 5, 6), est fort bien conservée. Impossible de préciser forme et décoration du plafond contemporain, mais, pour s'en rendre compte, il suffit de comparer celui de la pièce inférieure (fig. 19) ; le plafond actuel, très simple, ne remonte qu'à 1442, soit aux travaux ordonnés par le duc Amédée VIII. Rien de spécial à signaler jusqu'en 1587, époque à laquelle les Bernois rétablirent ici un couloir, un peu plus étroit que celui du XIII^e s., et cela au moyen d'une cloison en règle-mur, montant du sol au plafond ; la charmante petite pièce était devenue alors un simple débarras (*Rumpelkammer*), transformation sans intérêt et laide, qu'on a fait disparaître.

Bâtiment V. On a vu que cet intéressant petit bâtiment de latrines, intéressant par sa date et par ses dispositions bien comprises, fut adossé en 1264-1265 à la face septentrionale de U₂ et à l'angle N.-O. de la tour X. A cette époque il était dégagé au N.-E., du côté de W, et ses murs jadis crénelés prouvent qu'à l'origine il devait concourir aussi à la défense de l'extrémité septentrionale du château ; le motif essentiel de sa construction fut sans doute de remplacer les cabinets superposés, petites loges en bois en saillie extérieure, non seulement sur la face septentrionale du bâtiment U₂, mais aussi à l'angle N.-O. de la tour X. L'installation se compose de deux larges trémies de chute verticales, rectangulaires, juxtaposées mais indépendantes, l'une pour l'étage au niveau de la cour F, l'autre pour l'étage supérieur, et se réunissant dans le bas par des talus en forte pente ; les matières se déversaient au lac par une grande ouverture cintrée, visible de l'extérieur et qui intrigue souvent les visiteurs (fig. 5, 6). Pour la compréhension du tout, il faut ajouter qu'au moyen âge le niveau des eaux était bien supérieur au niveau actuel. Le petit escalier qui de l'étage supérieur donne accès au bâtiment W, mérite de fixer l'attention. Cet escalier, construit en 1342 sur l'ordre du comte Aymon, voûté, porté lui-même sur une voûte rampante adossée à la tour X, est entièrement en plâtre dur ; c'est un spécimen bien conservé et très intéressant du curieux mode de construction coulée, très fréquemment employée à Chillon jusqu'au xviii^e s., et dont l'origine, fort ancienne, est bien antérieure au xiii^e s.

Tour X. Le nom actuel de cette tour, la « tour du Duc », lui fut donné dès 1536 par les Bernois, parce qu'elle avait en effet renfermé la chambre à coucher du duc de Savoie ; du xiii^e s. au xvi^e, ce fut la « tour d'Alinge », une désignation sans doute adoptée par les comtes de Savoie lorsque le château leur fut inféodé par les évêques de Sion, et qui rappelle certainement la présence antérieure de cette famille à Chillon. Les d'Alinge durent habiter cette tour, dès sa création peut-être, d'où son nom, et les comtes puis ducs de Savoie y eurent de tout temps leur chambre à coucher. Il importe de rappeler que, lors de sa construction, tout au début du xi^e s., cette tour était entièrement dégagée à l'est, au nord et à l'ouest, et que sa face méridionale fut greffée sur la première enceinte, du ix^e s. ; des fouilles et des

sondages, accessibles à l'étage inférieur, permettent de s'en rendre compte. On constate deux périodes principales antérieures aux grandes transformations de 1256-1259, qui donnèrent l'état actuel; elles se traduisent chacune par des niveaux d'étages, des portes et des fenêtres, visibles tantôt à l'intérieur, tantôt sur les faces extérieures, et dont il faut expliquer la présence. La première période est celle de l'origine, lorsque la tour était encore dégagée; il n'y a alors, à l'étage inférieur, parois ouest et nord, que quelques petits jours, en forme de meurtrières, aux étages supérieurs quelques portes et fenêtres, très simples; l'entrée retrouvée, et qui semble avoir été aménagée dans un des créneaux de l'ancienne enceinte, est au sud. La seconde période correspond à la construction de la résidence primitive, dont l'extrémité septentrionale, U₂, vint s'adosser, on l'a vu, à la face occidentale de la tour; la conséquence forcée fut que les fenêtres, qui prenaient jour de ce côté, furent murées, et que des portes furent percées pour établir la communication indispensable entre les étages respectifs; elles existent encore, en tout ou en partie. Impossible ici d'entrer dans le détail; il faut passer directement à l'état actuel, résultat des travaux exécutés entre 1256 et 1259 par l'architecte Mainier. Ce qui a été exposé, p. 20, au sujet des surélévations d'étages en U₂, s'applique aussi à notre tour, dont les pièces furent naturellement mises au niveau de celles de la nouvelle résidence créée en U, U₁, U₂: d'où nouvelles poutres intérieures, nouvelles portes et nouvelles fenêtres, en notant bien qu'alors les faces est et nord étaient encore dégagées.

Depuis la conquête bernoise, l'étage inférieur (en 1306, *Camera de Alingio*), a été tellement transformé, défiguré, qu'à première vue il est assez difficile d'admettre que, de 1256 à 1536, ce fut une belle et grande chambre à coucher, réservée à de hauts personnages, habitée par exemple en 1341 et en 1346 par le comte de Genevois, le tuteur du jeune comte Amédée VI, et par beaucoup d'autres, avant et après lui. Il suffira de dire qu'en 1663 les Bernois utilisèrent ce local en guise de poudrière, d'où la désignation de « Tour des poudres ou Salle du Prince », usuelle encore en 1694, mais qui ne dura pas; sur les plans de 1785, ce n'est plus une poudrière, mais un pressoir; enfin, en 1836, la pièce fut comblée jusqu'au niveau de la cour, ce qui préserva heureusement la partie inférieure des quatre parois; elle fut

pavée, à partir du nouveau sol jusqu'au plafond les murs furent consciencieusement piqués, crépis, blanchis, et, pour le passage des canons, on perça dans les parois sud et nord deux énormes portes, du type connu. La porte côté cour remplaça une fenêtre à deux lancettes, du type de celles de la salle inférieure Q, l'autre, sur W, une cheminée; fenêtre et cheminée faisaient partie de la pièce de 1256, et pourront être rétablies. Tout à côté et à droite de la cheminée, une seconde fenêtre, retrouvée et démurée, prenait jour au N.-O. sur W; la seule entrée était la porte actuelle sur U₂; la poutraison supérieure date de 1336. Le remblai de 1836 a heureusement préservé de la destruction de nombreux fragments de peintures murales, de 1256 et antérieures, tel le motif bien connu en assises simulées, à joints simples et doubles, gris-noir et rouges; au bas de la paroi orientale, un des documents les plus intéressants, les plus rares aussi dans l'architecture civile, est un fragment de courtine en traits rouges sur fond blanc, et qui doit remonter au commencement du XIII^e s. Parmi les baies antérieures à 1256, il faut signaler: au sommet de la paroi septentrionale, tout à gauche, une porte murée au XII^e s. déjà et transformée alors en armoire, avec encadrement et subdivisions intérieures en plâtre; la fenêtre au bas de la paroi méridionale, à gauche, à cause de la peinture qui se prolonge sur son embrasure; de même une petite fenêtre à mi-hauteur de la paroi est; mais tout spécialement celle qui se voit au sommet de la paroi sud, à droite, fenêtre aujourd'hui démurée et dégagée, de façon à permettre aussi l'examen de sa face extérieure, et cela du palier de l'escalier devant l'entrée de la salle U₁. Cette fenêtre, du XIII^e s. certainement, à deux lancettes en plein-cintre et pourvue de bancs latéraux, est intéressante non seulement parce qu'elle est entièrement coulée en plâtre et blocage, mais aussi par les nombreux graffiti tracés sur son embrasure. Comme sur la fenêtre de U₂ (p. 53), ces dessins naïfs, du XIII^e s. et du début du XIV^e, sont tout un petit monde, une évocation saisissante et exacte de la vie d'alors au château: étoiles cabalistiques habituelles; armures nettement caractérisées, de divers types et de diverses époques; jeux; chiens; ornements encore franchement romans, très finement incisés; puis, brusquement, une inscription qui cache très probablement une critique anonyme, mordante: *Vitam prelati consortia turpia fedant*. Les dessins les plus intéressants peut-être représentent des murailles et des tours,

construites en grand appareil régulier ; leurs créneaux, d'une forme inconnue chez nous, usuelle en Orient, justifient l'hypothèse qu'il s'agit de réminiscences des croisades, ce que confirmerait l'absence complète de toitures.

En 1259, dès l'achèvement de la première série des travaux ordonnés par Pierre II, et jusqu'à la prise du château par les Bernois, la pièce située au premier étage sur cour (fig. 21) fut la chambre à coucher des comtes puis des ducs de Savoie, la *camera domini* ; après 1536, cette pièce, toujours bien entretenue, restaurée en 1587, conserva son nom de « Salle du Duc », fut réservée pour les hôtes importants, et cela jusqu'au milieu du XVIII^e s. A cette époque, les Bernois y transportèrent malheureusement l'arsenal, qu'ils avaient précédemment installé dans la grande salle supérieure du bâtiment Q ; ce fut dès 1752 « le nouvel arsenal, autrefois appelé la Chambre du Prince », et cette destination, portée sur les plans de 1764 et de 1785, subsista jusqu'au 5 janvier 1798, lors de la prise du château par les patriotes vaudois de Vevey.

En 1259, aspect et aménagement de la *camera domini* étaient très différents de ce qui se voit aujourd'hui. Niveau et nature du sol en plâtre étaient les mêmes, mais les portes actuelles n'existaient pas ; la seule entrée, donnant sur le couloir de U₂, se trouvait au centre, à peu près, de la paroi occidentale ; la cheminée, adossée au sud, occupait en partie l'espace de la fenêtre sur cour, tandis qu'une large fenêtre à deux lancettes prenait jour à l'est, une autre, plus petite, au nord. Des vestiges très nets de la décoration originale, un véritable carrelage gris et blanc à joints noirs, sont conservés sur le canal de fumée de la cheminée inférieure, en saillie au centre de la paroi septentrionale, à l'extrémité de la paroi orientale, masquée aujourd'hui par la hotte de la cheminée, dans les embrasures des deux fenêtres primitives, enfin au sommet des parois est et ouest, derrière le plafond actuel. On ne saurait reconstituer à coup sûr le plafond contemporain, mais on peut s'en faire une idée d'après celui de la pièce inférieure U₂ (fig. 19). Dans son essence, l'état actuel est le résultat d'une transformation complète ordonnée par Aymon, commencée le 7 juillet 1336 et achevée à la fin de 1343, ou au début de 1344, peu après la mort du comte (22 juin 1343). Les fenêtres antérieures furent murées et remplacées par la belle croisée côté cour (fig. 14) ; la cheminée, dont on conserva et

replaça le cadre de chêne avec la corniche, qui supportaient l'ancienne hotte, vint occuper l'angle N.-E. de la pièce où, jusqu'alors, se trouvait le lit ; on construisit le plafond et l'escalier extérieur en vis qui, partant de la chapelle, monte jusqu'au sommet de la tour ; l'entrée du XIII^e s., tout d'abord conservée, ne fut remplacée qu'en 1342 par les trois portes sur plan triangulaire, reconstruites déjà en Uz. Les peintures des parois et du plafond, commencées en 1342 par Jean ou Johannod de Grandson, un collaborateur du peintre connu Georges de Florence ou d'Aquila, ne furent achevées, il faut le répéter, qu'après la mort du comte Aymon ; ainsi s'expliquent certains détails héraldiques de la frise, au-dessus des courtines des parois, et du plafond. (Pour la discussion détaillée des travaux, la description des peintures, du mobilier, etc., comp. la monographie spéciale de l'auteur : *Chillon, La Camera Domini*, t. I, 1908). Si l'on en excepte la pose d'un plancher sur l'ancien sol en plâtre, et d'un tambour (« tornavent ») à l'entrée sur Uz, le duc Amédée VIII ne fit rien modifier à sa chambre ; ce n'est qu'en 1587, sur l'ordre du bailli bernois H. W. von Mülinen, que le peintre Andreas Stoss badigeonna les murs, les encadre des bandes grises habituelles avec filets blancs et noirs, rehaussées dans les angles de gracieuses arabesques, et qu'il décore le cadre de la cheminée des armoiries de Berne, accompagnées de la date précitée. Le badigeon bernois a été enlevé pour faire apparaître l'intéressante œuvre de Jean de Grandson, mais le reste a été conservé. Il faut rappeler l'installation néfaste de l'arsenal, en 1752, parce qu'alors la pose de cinq larges rayons superposés détruisit presque entièrement les peintures des deux parois ouest et nord ; le mal aurait pu être pire !

Dès la seconde moitié du XIV^e s., on aménagea deux petites chambres à l'étage du sommet, auquel on accède par l'escalier en vis ; ces pièces, occupées par des serviteurs et des employés, furent supprimées à l'époque bernoise. Les créneaux, déjà partiellement murés, furent pourvus au XVII^e s., du côté de la cour, d'intéressantes meurtrières « en lunette », et sous les galeries intérieures, de 1610 (Hans Jacob Dur, 1610, sur la charpente du toit), les parois sont couvertes de dessins et d'inscriptions datés, tracés au cours du XVI^e s. par les soldats bernois ; il en est d'amusants, mais, fait caractéristique, pas un seul mot grossier, pas une plaisanterie scabreuse ! Sur la face extérieure, côté cour, à

gauche et au-dessus de la belle croisée de 1336, on a fait apparaître une fenêtre antérieure aux transformations de 1256. Il faut ajouter que les deux corbeaux, sur lesquels viennent porter, les bras obliques de l'avant-toit moderne, datent de 1337; ils soutenaient alors une galerie couverte, adossée à la tour, et qui établissait une communication directe entre le sommet de l'escalier en vis et les combles du bâtiment U₂; cette galerie sera rétablie.

Chapelle Y. (Fig. 22.) On a vu (p. 19), au début du XIII^e s., la création en Y d'un bâtiment complètement transformé en 1256; il n'en reste que le mur septentrional, sur G, avec la partie inférieure de deux fenêtres murées, coupées par les fenêtres actuelles, mais qui ont conservé dans leurs embrasures des traces très nettes de la décoration contemporaine. Ces embrasures, démurées et masquées par des volets, sont visibles à l'intérieur de la chapelle. En 1256, sous réserve de ce qui précède, l'ensemble antérieur fut démoli et remplacé par le bâtiment actuel; il comporte un sous-sol, voûté en berceau ogival, la chapelle proprement dite, voûtée sur croisée d'ogives, puis les combles; on voudra bien garder en mémoire que lors de son achèvement, avant la fin de 1259, ses faces côtés fossé et cour G étaient encore dégagées.

Le sous-sol, sans relation aucune avec la chapelle, et auquel on accédait uniquement et directement de la cour F, n'était pas une crypte, mais tout simplement un de ces nombreux magasins, dont on avait grand besoin à Chillon; au cours des siècles on y mit toutes sortes de choses, au besoin, comme au XIV^e s., des prisonniers de guerre, à l'époque bernoise des tonneaux de vin, au XIX^e s. le grand récipient dans lequel le concierge comprimait sa choucroûte avec l'ancien poids de torture de cent livres! (Comp. p. 26.) Ce local ne communiquait pas comme aujourd'hui avec la cour G; la porte latérale ne fut percée qu'en 1836, et l'intérieur fut alors comblé jusqu'au niveau de son seuil. Le remblai moderne fut enlevé et les fouilles mirent à jour le talus de maçonnerie, peu postérieur à la première enceinte (p. 16); il est resté visible et on peut le suivre sous les fondations du mur septentrional de la chapelle jusque dans la cour G, où nous le retrouverons. Dans la paroi opposée, méridionale, une porte en tiers-point et un petit couloir établissent la communication avec

une belle salle basse, voûtée sur croisée d'ogives ; bien que cette salle se trouve sous l'extrémité septentrionale de la cour H, qu'à proprement parler elle ne concerne donc pas la chapelle, il sera permis d'en parler ici parce qu'on ne peut y accéder que du sous-sol Y. La salle en question, toute semblable à celles côté lac P, Q, U- U₁- U₂, de la même époque que la dernière (1256-1259), fut comblée en 1420 à la suite de l'effondrement de ses voûtes, et son accès fut naturellement muré ; nous avons retrouvé, déblayé et reconstruit le tout. Il faut expliquer pourquoi l'un des piliers est hexagonal, l'autre cylindrique. En 1419, voûtes et piliers étaient pourris à tel point par suite d'infiltrations, qu'on n'osait plus s'aventurer ni dans la salle, ni au-dessus ; après une première visite en date du 15 juin, l'architecte Aymonet Corniaux ordonna, le 28 juillet de la même année, de reconstruire les deux piliers sur plan hexagonal. Le 22 février de l'année suivante, l'architecte trouva le pilier septentrional refait selon ses indications, mais non pas l'autre ; la situation lui sembla si dangereuse qu'il ordonna alors de remplacer le second pilier par un mur transversal, de 1 m. 04 d'épaisseur. C'est peu après que se produisit la catastrophe ; le mur ne fut pas construit et nous avons rétabli les choses dans l'état original. Le pilier cylindrique, effondré, retrouvé au cours des fouilles, mais qui n'a pu être utilisé pour la reconstruction, a été remonté tout à côté, à titre de comparaison. Dès l'origine, la salle servit d'entrepôt, spécialement pour les différents fers, de construction et autres ; au xiv^e s. on y enferma aussi des prisonniers de guerre valaisans, mais il va de soi que ses meurtrières, reconnues de l'extérieur (art. : « Enceinte extérieure orientale, côté fossé », p. 30), pouvaient éventuellement être utilisées pour la défense du château.

En 1259, l'escalier couvert qui de la cour donne accès à la chapelle (fig. 14), existait au même endroit, mais ses marches, son mur d'appui et les dalles de la plateforme supérieure, furent refaits en 1437, état actuel ; le toit en appentis se prolongeait alors d'un bout à l'autre de l'enceinte orientale, tandis que dans l'angle formé par le retour d'équerre de la tour X, une forte échelle permettait d'accéder au chemin de ronde du sommet. Sur la face extérieure de l'escalier en vis qui, en 1336, remplaça cette échelle (art. : « Tour X »), et tout à côté de l'entrée de la chapelle, on trouvera d'intéressants dessins du xiv^e s., heaumes de tournois, faucon, etc ; un visage humain, pourvu d'un

masque contre la peste, permet peut-être d'en préciser la date : 1348.

Bien qu'une description de la charmante petite chapelle semble inutile, il importe peut-être d'en expliquer certains détails (*Capella* ; *Capella Sancti Georgii* à partir de 1351). La paroi orientale comportait trois fenêtres, mais, dès 1260, la construction de la tour Z vint en masquer une ; son embrasure fut alors convertie en une armoire, partiellement coupée en 1537 pour en faire une porte sur Z ; il a été possible de rétablir l'armoire, avec ses subdivisions intérieures en plâtre, ses portes, ses serrures, etc. A la même date, 1260-1265, les deux fenêtres de la paroi N.-O. furent coupées à mi-hauteur par le toit d'un bâtiment, qui s'éleva sur l'ancien bastion curviligne G ; bâtiment et toit disparurent au début du xvi^e s., mais leurs traces se voient encore, très nettement, sur l'encadrement extérieur des deux fenêtres de 1256. Tandis que l'entrée principale de la chapelle s'ouvrait sur la partie du château réservée au seigneur, et qu'elle restait fermée en son absence de même que l'issue sur l'escalier en vis pour accéder à la *camera domini*, X, la porte percée dans la paroi S.-E. permettait à la garnison et au personnel d'y pénétrer en tout temps. Les peintures des parois et des voûtes sont de deux époques, 1259 et 1314. Leurs restes, singulièrement pâlis sous l'effet de multiples badigeons, bernois et modernes, ont été maintenus les uns à côté des autres, parfois les uns sur les autres, et font néanmoins très bon ménage ; plusieurs couleurs se sont profondément altérées, le bleu a parfois passé au vert, plus ou moins foncé, le rouge au brun, même au noir, etc., toutes choses qu'il eût été inadmissible de prétendre corriger. Pour se faire une idée exacte de l'état original, il faut se représenter ces couleurs dans toute leur vigueur primitive, un peu dures d'aspect peut-être, néanmoins harmonieuses ; c'est une question de gamme, aujourd'hui très douce, à l'origine très corsée. A cette polychromie violente s'ajoutait un élément de compensation essentiel, et dont l'existence est prouvée, les vitraux ; en 1265, les comptes indiquent la réfection d'une des verrières. Or, quelle que fût la vigueur de la peinture, elle ne pouvait lutter avec les teintes profondes et brillantes des vitraux du xiii^e s., dont on peut se faire une idée d'après ceux de la cathédrale de Lausanne ; aujourd'hui, des vitraux de ce genre seraient inadmissibles, ils rompraient complètement l'harmonie, à l'origine par

contre ils furent non seulement justifiés, mais indispensables. Les éléments les plus caractéristiques des peintures de 1259 sont par exemple les grands rinceaux dans les embrasures des fenêtres, la subdivision des parois en panneaux, la frise et les symboles des évangélistes, dans les champs des voûtes les figures de dimensions colossales et les arbres stylisés qui les accompagnent; ces peintures, à fresque, les plus anciennes, sont en général beaucoup mieux conservées que celles qui furent refaites par-dessus ou à côté. Au début de l'année 1314, le comte Amédée V, qui séjournait à Chillon, chargea maître Jacob de décorer la chapelle de nouvelles peintures, et cela peut-être, très probablement même, en souvenir de son mariage, célébré dans cette chapelle le 5 juillet 1272, en souvenir aussi de son épouse, Sybille de Baugé, morte en 1294. Nous ignorons d'où venait maître Jacob, mais son œuvre même, soit le peu qui en reste, semble trahir son origine; sur les voûtes, les architectures en perspective, qui représentent la cité céleste, rappellent de façon surprenante les motifs analogues de peintures italiennes, du *xiv^e* s. également, telle la fresque du palais de Sienne, exécutée en 1338 par Lorenzetti. Amédée V rentrait d'Italie, il s'y était intéressé aux œuvres d'art, c'est connu; aurait-il ramené l'artiste? C'est possible. La nouvelle décoration ne recouvrit la précédente, partiellement d'ailleurs, que d'une couche très mince; sous l'effet des badigeons, précédés chaque fois de consciencieux lavages, les peintures s'écaillèrent et disparurent en maints endroits. Une adjonction certaine de 1314 furent aussi les motifs héraldiques aux nervures des voûtes, et les bordures qui les accompagnent. Dans les embrasures des fenêtres, les beaux rinceaux du *xiii^e* s. furent en partie recouverts de figures et de scènes diverses; dans celles de la paroi du N.-E., il n'en reste que quelques vestiges, dans la fenêtre du S.-E., par contre, les figures sont assez bien conservées.

Les travaux exécutés plus tard n'ont pas une importance suffisante pour être commentés dans ce simple guide. La restauration intérieure, commencée en 1915, fut achevée au mois de mars de l'année suivante; on adossa alors au centre de la paroi N.-E. la chaire moderne, nécessaire pour le culte protestant qui se célèbre de nouveau, en été seulement. (Copie en fac-simile, en plâtre dur, d'un ambon du *vii^e* s., découvert par l'auteur dans l'église de Romainmôtier.) On a vu (p. 30) que la petite cloche,

reléguée en 1536 au sommet du donjon, a repris sa place originale ; le 27 avril 1916, après plusieurs siècles de silence, elle se fit de nouveau entendre, pour la première fois, à l'occasion du mariage, béni dans la chapelle, d'une jeune dame qui y avait été baptisée le 2 juin 1894.

Donjon J. Il ressort des comptes de construction des châteaux savoyards que, dans notre contrée, au moyen âge, notamment au $xiii^e$ s., l'expression de *donjo* signifiait tout autre chose que ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot : c'était la partie indépendante et fortifiée du château, qui renfermait l'habitation du seigneur. A Chillon, de 1257 à 1536, notre donjon est toujours nommé *turris*, *magna turris*, *magna turris quadrata* ; à partir de 1536, les expressions allemandes des comptes bernois sont identiques. C'est très probablement à l'évêque Hugues de Sion, qui mourut le 14 octobre 1017, ou à son successeur l'évêque Eberhard, entre 1017 et 1037, que l'on doit la construction de la grande tour ; à l'origine complètement isolée au centre de la première enceinte du château, elle y remplaça peut-être une grosse tour en bois. On lit facilement sur les murs les trois phases essentielles de son histoire constructive (fig. 15) : jusqu'à mi-hauteur à peu près, un peu plus, la tour du début du xii^e s. ; greffée sur cette base, la surélévation de 1256-1259, dont le crénelage muré, retrouvé intact, a été rendu apparent sur les quatre faces ; enfin, en 1304, une nouvelle surélévation, moins importante, qui donna l'état actuel. (Hauteur : 25 m. 75 au sud, 24 m. 15 au nord, du sol à la naissance du toit.) La toiture, bien que refaite en 1404, puis à l'époque bernoise, a conservé la forme générale et même les dimensions de celle de 1304. Ce qui motiva très probablement les deux surélévations successives, furent les opérations semblables et simultanées effectuées à l'ensemble des bâtiments d'habitation ; dès le $xiii^e$ s., le but de la grande tour étant de servir à l'observation, bien plus qu'à la défense, il fallut lui maintenir toujours une hauteur dominante.

La tour du xii^e s., dont la hauteur originale, sans le crénelage supprimé lors de la surélévation de 1256, semble être conservée sur la face septentrionale, à gauche, comportait deux étages, marqués par d'énormes poutres en chêne ; elles furent enlevées en 1856, et nous les avons rétablies dans leurs dimensions primitives. Le premier étage, dont le niveau n'a pas varié,

ne possédait que deux ouvertures, les seules de la première construction : au sud une très grande porte, précédée d'un balcon auquel on accédait par une échelle, au nord un tout petit jour rectangulaire, en forme de meurtrière, mais inutilisable pour la défense, qui ne se faisait que du sommet. (L'éventualité d'une galerie mobile, intermédiaire, ne peut être discutée ici.) Les dimensions de la porte, considérables pour un donjon, 1 m. 55/1 m. 96, accusent une haute antiquité, confirmée par le mode de fermeture ; les deux vantaux, maintenus par une barre intérieure, n'étaient pas suspendus à des gonds, mais pivotaient dans le seuil et dans le linteau. Ce système, déjà fréquent dans notre pays à l'époque romaine, est aussi usuel à Chillon, au XI^e s., que celui des grosses poutres de chêne, juxtaposées, qui couvrent l'embrasure et qui sont soulagées ici par un arc de décharge. Dans la paroi occidentale on observera deux petites armoires, couvertes d'arcs en plein-cintre, et qui appartiennent aussi à la première construction. En les démurant, on constata que celle de droite avait conservé ses rayons originaux, et l'on y recueillit deux pointes de flèches très effilées, sans barbelures, type rare et ancien ; ces objets sont conservés au Musée de Chillon, de même que deux éperons contemporains (XI^e s.), trouvés à l'extérieur, au pied de la face septentrionale. Il faut ajouter qu'à cette époque le fond de la tour, auquel on ne pouvait accéder que par une trappe, ménagée dans le plancher, et au moyen de cordes, était absolument privé de lumière ; impossible de dire si, comme plus tard, il servait déjà de prison. La petite ouverture rectangulaire qui se voit sur la face septentrionale, peu au-dessous de la limite supérieure de la tour primitive, et à gauche, est l'orifice d'un canal de latrines, situées jadis au niveau du crénelage du XI^e s. ; le sommet de ce canal, à pente très forte, fut muré lors de la surélévation de 1256.

On se souviendra comment, dès la seconde moitié du XI^e s., puis au XII^e s., (p. 17 et 18), le donjon fut peu à peu englobé dans la moitié septentrionale du château, réservée au seigneur ; il est donc naturel qu'il ait été compris dans la première série des transformations exécutées de 1256 à 1259 par Mainier, sur l'ordre de Pierre II. L'opération essentielle, à laquelle il n'y a pas lieu de revenir, fut la forte surélévation de la tour, avec une toiture couverte de bardeaux, comme toutes celles de Chillon à cette époque ; l'intérieur comporta dès lors quatre poutres, y com-

pris celle du crénelage, soit autant d'étages avec faux-planchers et sols en plâtre dur. On communiquait de l'un à l'autre au moyen de fortes échelles, remplacées plus tard par des escaliers en bois. A l'étage principal, la grande porte originale au midi fut murée, un peu naïvement transformée en cheminée, et remplacée dans la paroi occidentale par l'entrée actuelle. On y parvenait par une galerie couverte, adossée à même niveau aux bâtiments U₁, U, S, puis en retour d'équerre à l'enceinte entre les cours E et F, enfin au donjon ; devant la nouvelle porte, cette galerie se terminait par un petit pont-levis, souvent mentionné au cours des siècles, supprimé au xvii^e s., et qu'il sera possible de rétablir prochainement. Dans la paroi septentrionale, l'unique petit jour du xi^e s. fut conservé, on ne pratiqua ni fenêtres, ni meurtrières, mais bien, tout à côté, une porte étroite pour donner accès à un nouveau cabinet d'aisances, en saillie extérieure ; il remplaça celui dont il vient d'être question et que la surélévation de la tour avait fait disparaître. L'absence de fenêtres, essentiellement de meurtrières, de cloisons intérieures, de hourdage au sommet, montre que le donjon était devenu un poste d'observation, bien plus qu'un élément efficace de défense ; la cheminée et les latrines étaient prévues pour les quelques hommes de garde en temps de guerre, pour le guet habituel en temps de paix ; les étages servirent de dépôt pour du matériel de guerre, en 1307 on y installa aussi un grenier. Si l'on ne possède pas de documents relatifs à l'utilisation primitive de l'étage inférieur, il est prouvé que, dès la seconde moitié du xiii^e s., il servait de prison, véritables et terribles oubliettes ! On pratiqua alors dans la paroi méridionale un minuscule soupirail rectangulaire, très élevé au-dessus du sol, et que, par surcroît de précaution, il fut question d'abord de munir de deux barres de fer en croix ; une seule barre verticale parut néanmoins suffisante, le fer en croix fut relégué au dépôt (salle souterraine cour H, contiguë à Y), où il figure déjà, nettement spécifié, dans l'inventaire de 1279. Profitant du mince rayon de lumière, un prisonnier traça sur la paroi occidentale une figure humaine, que rien ne permet malheureusement de dater. Il ne saurait être question de mentionner les différentes réparations qui suivirent ; une seule exception sera permise pour une réfection de pourtrason, en 1292, parce qu'elle se relie à un petit incident de la vie intime au château. Le 15 avril 1909, en faisant nettoyer les trous de ces anciennes pourtraisons, en vue

de leur réfection, on découvrit dans l'un d'eux une cachette contenant 57 gros tournois d'argent de Philippe III, le Hardi (1278 à 1285) ; ces pièces n'ont pu être déposées là que par l'un des charpentiers de 1292, dont nous possédons les noms, et qui n'aura pas eu l'occasion de venir les reprendre ; or, en 1292 aussi, les mêmes charpentiers furent occupés dans le bâtiment contigu du trésor ! A l'imagination de chacun de reconstituer l'histoire à sa guise.

Il a déjà été question de la nouvelle surélévation du donjon en 1304, état actuel, et du fait que, malgré ses réfections postérieures, la toiture, qui fut alors couverte de tuiles et non plus de bardeaux, devait présenter mêmes formes générales et mêmes dimensions que de nos jours. A partir de 1536, et à quelques exceptions près, les travaux ne méritent guère de fixer l'attention : en 1559, suppression de la cheminée, pratiquée en 1256 dans l'embrasure de la porte du ^xⁱ^e^s. ; en 1581, solides traverses de chêne aux créneaux, pour parer au recul des armes à feu ; puis brusquement, en 1589, on voit le donjon sérieusement utilisé pour la défense du château ! Il s'agit de la construction d'un échafaudage au sommet de la tour, où l'on installe une pièce d'artillerie « pour dominer les abords » ; cette assez fâcheuse installation fut maintenue jusqu'en 1620, date à laquelle il parut prudent de chaîner les murs, sans doute terriblement ébranlés, et cela au moyen de tirants, avec grandes clefs de fer apparentes sur les faces extérieures. En 1815, la partie inférieure du donjon fut aménagée en un dépôt de poudres ; elles y restèrent jusqu'en 1866, furent alors enlevées et remplacées par un dépôt d'archives notariales ; ces dernières rentrèrent à Lausanne en 1898, lors des premiers travaux d'exploration de la tour.

Bâtiment K. (Trésor.) Sous réserve de quelques restaurations partielles et récentes, l'état actuel de ce petit bâtiment remonte à 1815. A cette date, on y installa l'escalier nécessaire pour accéder aux différents magasins superposés du dépôt de poudres, créé en même temps dans le donjon ; les étages du bâtiment K furent alors supprimés, on créa l'entrée actuelle au niveau de la cour F, une série de portes furent percées dans le mur contigu du donjon qui, antérieurement, n'en possédait aucune. Pour la compréhension de ce qui suivra, il importe de garder en mémoire qu'à l'origine, et jusqu'aux travaux de 1815,

le donjon et le bâtiment du trésor étaient absolument indépendants l'un de l'autre, strictement séparés, sans communication quelconque. L'état primitif se rétablira lorsqu'il sera possible de supprimer l'escalier, aujourd'hui encore indispensable, c'est-à-dire après la prochaine restauration de la galerie et du petit pont-levis de 1256, qui donnaient accès à la porte contemporaine du donjon (comp. cet article).

En 1256, le comte Pierre II voulut avoir, dans la partie du château réservée à sa résidence personnelle, un bâtiment indépendant, sûr, facile à surveiller, pour y enfermer des valeurs ; ce « bâtiment du trésor » fut adossé d'une part à la face orientale du donjon, d'autre part à l'enceinte supérieure, sur le chemin de ronde et les créneaux de laquelle se greffa une de ses façades, couronnée d'un pignon en gradins (comp. les fig. 2 et 15). Sur la face côté cour F, le grand appareil, différent de celui en usage à Chillon au ^{xiii}^e s., frappe immédiatement le regard ; il est très possible que ces matériaux proviennent d'une construction antérieure, d'une portion de l'enceinte originale peut-être, démolie à cette époque, possible aussi qu'on ait tenu à une maçonnerie particulièrement robuste. Le but du *Thesaurum* ou *domus thesauri*, ou *domus in qua thesaurum reponitur, juxta magnam turrim*, désignations parfois remplacées, dès 1336, par celle d'*argentaria*, n'était pas uniquement d'abriter des valeurs métalliques et des objets précieux, mais tout autant, si ce n'est davantage peut-être, des titres divers, actes, conventions, etc., concernant soit la châtellenie, soit, comme un document de 1378 le dit très explicitement, le bailliage du Châblais, dont Chillon fut longtemps le siège. Ce qui précède expliquera la nature des trois pièces superposées, qui occupaient le bâtiment et qu'il n'est pas difficile de reconstituer en pensée.

Pour consulter les archives, il fallait un local bien éclairé et spacieux ; c'était la pièce supérieure, la *camera thesauri* ou *garda roba supra thesaurum*, donc au-dessus du trésor proprement dit, voûtée sur croisée d'ogives, avec trois fenêtres pourvues de volets intérieurs, et dont la porte en tiers-point s'ouvrait au nord sur un petit balcon, au niveau du sommet de l'enceinte (fig. 15). Les deux autres issues actuelles, qui établissent de part et d'autre une communication directe avec le chemin de ronde du rempart, sont des brèches, assez sommairement pratiquées en 1538 par les Bernois, dans un but militaire, après que le bâtiment eut perdu

sa destination originale. Immédiatement au-dessous de cette salle de lecture ou de consultation, où l'on voit souvent siéger des commissions, se trouvait le trésor proprement dit ; l'escalier de 1815 a fait disparaître sa voûte en berceau, régulièrement appareillée en tuf, mais qu'il sera facile de rétablir grâce à ses amorces. Dans cette pièce intermédiaire se trouvaient des coffres, fermés à clef et qui renfermaient les archives. De la cour, on accédait à l'entrée rectangulaire par un escalier en bois, adossé à l'extérieur du mur septentrional, et, tout à côté de la triple porte, un minuscule jour, rectangulaire aussi, en forme de soupirail, donnait un peu de lumière à l'intérieur. Enfin, au-dessous de ce local, il y avait encore un réduit absolument obscur, sans communication quelconque avec l'extérieur, et dans lequel on ne pouvait descendre que par une trappe ; c'était dans ce caveau, cette *crotta*, comme le désignent les textes, que l'on conservait l'argent et les objets précieux, le tout également enfermé dans des arches, à cinq serrures, dont, détail amusant, le châtelain ne possédait pas les clefs. En 1536, après la prise du château, les Bernois, gens pratiques, reconnurent que l'ancien trésor se prêterait admirablement à l'installation d'une prison ; telle était déjà son utilisation en 1545, et cette destination lui fut conservée jusqu'à la Révolution, peut-être même jusqu'à la construction de l'escalier, en 1815. Sur la paroi méridionale de l'étage intermédiaire, qui servit de cachot, en regard du soupirail, se voient nombre de dessins et d'inscriptions tracés par des prisonniers ; c'est ici que, le 1^{er} septembre 1791, fut incarcéré le patriote vaudois Rosset, assesseur baillival.

Cour G. (Fig. 23.) Fait extraordinaire, le nom très enraciné de « cour du cimetière » dont on a cru devoir baptiser cette cour, n'est pas tout à fait récent, car il existait déjà en 1824, très probablement avant l'entrée en charge du facétieux concierge, auquel on doit tant d'autres inventions ; inutile de dire que les fouilles n'ont montré aucune sépulture humaine, et que la désignation provient certainement du voisinage immédiat de la chapelle.

Jusqu'au milieu du ^{xiii}e s., l'espace occupé aujourd'hui par la cour G et par le bâtiment contigu W, n'était pas subdivisé ; pour éviter des répétitions, il sera donc permis de résumer d'emblée ses phases constructives antérieures à 1260, tout au

moins ce qu'il importe d'en connaître pour comprendre l'état actuel. En se reportant aux petits plans numéros 1, 2, et aux notes qui les accompagnent, on se souviendra que le puissant talus de maçonnerie du front oriental, contemporain de la première enceinte, fut doublé au début du x^e s., pour que son extrémité septentrionale dépassât l'angle correspondant de la tour X, construite à la même époque. Dans le sous-sol Y, on a pu se rendre compte que ce talus passe sous les fondations du mur septentrional de la chapelle ; dans la cour G, où il a également été déblayé, on peut le suivre jusqu'à son arrêt, sous l'angle de la tour X. A ce moment, en W, il n'y a encore que le rocher naturel.

Au xii^e s., l'enceinte créée le long du fossé (petit plan n° 3) se termina en G-W par un bastion curviligne, crénelé, et vint s'adosser, en V, à l'angle occidental de la tour X ; le talus primitif fut alors enfoui et la partie plane, non excavée, qui se voit à l'extrémité septentrionale de la cour G (fig. 23) n'est autre chose que le sol de l'ancien bastion du xii^e s. Cet état fut maintenu jusqu'aux travaux de 1260-1265, qui amenèrent la séparation des espaces G et W. Les murs du bâtiment construit alors en G furent simplement greffés sur l'enceinte antérieure, au niveau de son crénelage arasé ; des côtés lac et fossé (fig. 6), ils se différencient immédiatement de leur base curviligne, soit par leur tracé rectiligne, soit par leur couleur beaucoup moins patinée, plus claire ; la séparation entre G et W, en prolongement direct de la face orientale de la tour X, bien que reconstruite en 1439, a conservé exactement son tracé original. Comme l'intérieur fut radicalement démoli au début du xvi^e s., il serait bien imprudent de prétendre le reconstituer dans tous ses détails ; il suffira ici d'indiquer ce qui pourra être utile pour la compréhension des parties conservées, autant que ce sera possible sans dessins explicatifs.

Le bâtiment, achevé en 1264, comportait deux étages, l'un au niveau de la cour, l'autre au niveau de la galerie actuelle et de la chapelle Y ; à l'origine, on n'y accédait que de W, car la petite issue supérieure, à l'angle méridional, sur l'escalier en vis, ne fut percée qu'en 1336, celle qui, à l'extrémité de la galerie, donne accès à la chapelle, en 1537, la porte sur le sous-sol Y, en 1836. Il ne semble pas que le bâtiment ait occupé toute la surface de G ; il se composait de quatre ailes, adossées aux murs, cou-

vertes en appentis, entourant une petite cour, sur laquelle donnaient des galeries avec escaliers en bois, pour communiquer d'un étage à l'autre.

L'étage inférieur, la *domus*, ou *camera*, ou *sala clericorum*, parfois, dès 1316, spécifiée comme se trouvant *subtus pelium*, était chauffée par une vaste cheminée, dont les restes se voient au centre à peu près de la paroi orientale ; nous en avons reconnu le canal de fumée, en saillie du côté du fossé (p. 30). Les fenêtres, en partie transformées en meurtrières au début du xvi^e s., puis en 1537 et en 1586, sont la réplique exacte de celles de la grande salle inférieure du bâtiment Q ; ici, comme là-bas, il sera possible de reconstituer leurs volets intérieurs, subdivisés en plusieurs châssis, indépendants les uns des autres. Les gonds sont encore en place, de même que quelques-unes des barres de fermeture, posées dans le mur lors de sa construction, en 1260, et qui fonctionnent parfaitement. Sur la paroi orientale se voient de notables parties de la décoration originale, en chevrons rouges et blancs, arrêtés au sommet par une charmante frise de feuillages stylisés ; au pied des murs de la chapelle et de la tour X, on retrouve des vestiges minimes de cette décoration, dont le rouge, à l'origine très vif, a passé parfois au brun-rouge, plus ou moins foncé, même au noir ; la peinture encadrant les fenêtres et celle de leurs embrasures sont particulièrement intéressantes.

L'étage supérieur, au xiii^e s. et au xiv^e le *pelium*, au xv^e s. la *magna stupha*, ne possédait pas de cheminée ; comme le nom l'indique, le chauffage se faisait au moyen d'un grand poêle en pierre, dès 1341 en catelles vernissées, qu'au cours des siècles il fallut maintes fois réparer. (Nombreuses catelles du xiv^e et du xv^e s., provenant des fouilles, conservées au Musée de Chillon. Quelques échantillons rares, aux armes de Savoie.) Ce grand chauffoir ne semble pas avoir été décoré de peintures ; c'était un atelier pour les travaux d'intérieur, et le personnel du comte s'y réunissait en hiver ; l'espace était subdivisé en plusieurs pièces au moyen des cloisons basses habituelles, coulées en plâtre et blocage. Les dernières réparations importantes datent de 1439, alors que le mur entre G et W fut entièrement reconstruit, et que le duc Amédée VIII fit ajouter, à ses frais, l'échauguette d'angle (fig. 23 et 6) ; à cette date, les six fenêtres de l'étage supérieur furent aussi refaites, ce sont les fenêtres rectangulaires actuelles, murées et transformées en meurtrières, mais qu'il est

facile de reconnaître ; l'une, jadis une grande croisée, les cinq autres subdivisées par un simple meneau central.

On ne connaît pas la date de la démolition de l'intérieur du bâtiment et de la création simultanée des galeries ; l'état actuel existait certainement en 1536, car les comptes bernois, très complets et détaillés, n'auraient pas manqué de relater une opération aussi importante, d'autant plus que, dès 1537, ils mentionnent en cet endroit la confection de nouvelles meurtrières. La transformation doit remonter au début du xvi^e s., époque à laquelle, nous le savons, on réorganisa complètement les défenses du château ; mais les comptes présentent alors de graves lacunes, car, de toutes façons, il régnait un grand désordre à Chillon.

Bâtiment W. On voudra bien se reporter à ce qui a été exposé à l'article précédent, cour G, au sujet des transformations de l'espace occupé aujourd'hui par le bâtiment W, avant les travaux de 1260-1265. A cette époque, la construction simultanée des bâtiments⁹ G et V y amena forcément des modifications assez importantes (comp. le petit plan n° 3 et le plan n° 5) ; l'extrémité curviligne du bastion du xiii^e s., qui s'appuyait à l'angle occidental de la tour X, fut enfoui, et l'enceinte côté lac devint rectiligne, pour rejoindre les angles des deux nouveaux bâtiments. Mais, fait essentiel, déjà mentionné aux articles bâtiment V et tour X, les faces extérieures de ces deux constructions restèrent dégagées, à leurs parties supérieures tout au moins ; jusqu'en 1336, la fenêtre septentrionale de la chambre à coucher du comte et celle de la pièce inférieure prenaient librement jour de ce côté, la face N.-E. de V était encore crénelée. Il est vrai qu'en 1260 déjà, et plus tard, on mentionne ici l'existence de deux *camere*, mais ce n'étaient que de très modestes chambres à coucher, tout d'abord en bois et règle-mur, adossées à l'enceinte, couvertes en appentis, et dont le niveau, fixé par une porte donnant sur les latrines V, était bien inférieur au niveau actuel. Entre ces chambres et la tour X existait un passage, qu'il fallait suivre pour accéder des latrines V à l'étage inférieur de G ; jusqu'en 1336, ce fut même l'unique accès. Ce n'est qu'en 1306 qu'on construisit un mur en bordure du passage en question, en regard de la *camera de Alingio*, étage inférieur de la tour X, et l'expression *logia* indique qu'il s'agissait d'une sorte de galerie couverte.

Les travaux ordonnés par le comte Aymon (comp. les articles « Tour X et Bâtiment V »), amenèrent, en 1342, la construction d'un escalier de bois, adossé à la face septentrionale de la tour X, dans le prolongement direct de l'escalier coulé et voûté, créé à la même date dans le bâtiment des latrines V ; il s'agissait, on s'en souviendra, d'établir une communication directe entre le « retraits » ou « garde-robe » (U₂, étage supérieur) de la chambre du comte et le *pelium*, G, parce que, jusqu'alors, il fallait descendre dans la cour, puis traverser successivement la grande salle inférieure U₁, le retraits contigu U₂, les latrines, pour atteindre enfin le passage ci-dessus décrit, à l'extrémité duquel s'ouvrait l'entrée du bâtiment G. Bien que refaite en 1439, avec tout le mur, cette porte a conservé son emplacement primitif.

Une fâcheuse lacune des comptes ne permet pas de préciser la date du bâtiment actuel. (Comp. les fig. 5 et 6.) Cela n'a d'ailleurs pas une importance majeure, parce que, d'après ce qui précède et ce qui suit, il est cependant possible de serrer cette date d'assez près. En 1353, en 1363 encore, on note les réparations habituelles des toits de l'ancienne *camera* « et du couloir », à côté de la *magna stupha* ; en 1376 il est déjà question de la confection d'une cheminée et de divers travaux de menuiserie dans la *camera nova juxta magnum peylum*. La construction fut donc exécutée peu avant, probablement en 1375, sur l'ordre du comte Vert, Amédée VI ; elle comporta deux étages, qu'on mit naturellement au niveau de ceux du bâtiment contigu G, et il ressort des comptes suivants que ses deux grandes pièces, éclairées chacune par trois belles croisées, et pourvues de cabinets en saillie extérieure, furent spécialement destinées à la comtesse de Savoie, Bonne de Bourbon. L'absence de peintures murales s'explique par le fait que les parois furent lambrissées ; la pièce supérieure fut pourvue d'une cheminée, adossée à la paroi orientale ; il n'y en avait pas à l'étage inférieur, qui fut peut-être chauffé au moyen d'un poêle. Les belles croisées, murées en 1537 et partiellement transformées en meurtrières, enfouies en 1836 à l'étage inférieur, lorsqu'on combla ce local pour le mettre de niveau avec la cour F et pour y introduire des canons, ont été démurées, réparées, les poutres ont été refaites, et la restauration s'achèvera dès que les circonstances le permettront.

Il faut encore ajouter quelques brefs renseignements. Étage inférieur : à l'angle septentrional, la porte des cabinets fut refaite en 1439, en même temps que le mur oriental ; au S.-E., l'énorme ouverture, reconnue déjà à l'intérieur de la tour X, et qui ne tardera pas à disparaître, est celle de 1836 ; immédiatement au-dessous, on notera un des jours originaux de la tour du x^e s., muré en 1256 lors de la construction de la cheminée, du côté opposé du mur ; la fenêtre voisine, du xiii^e s., resta ouverte (elle ne fut murée qu'en 1836), ce qui indique le maintien très logique du couloir antérieur, qui permettait d'accéder directement à l'entrée du bâtiment G, sans avoir à traverser la pièce inférieure de W. Étage supérieur : ici, à l'inverse de ce qui existait à l'étage inférieur, il n'y avait pas de communication directe, indépendante, de V en G ; la porte actuelle, refaite en 1439, se trouve à l'angle septentrional de la pièce, qu'il fallait donc traverser obliquement pour pénétrer dans le *pelium* ; ce n'était pas un passage public, et les issues, tant d'un côté que de l'autre, étaient réservées à la comtesse. Le niveau du sol semble correspondre au sommet de l'enceinte primitive, où les fenêtres actuelles auront simplement remplacé les créneaux antérieurs ; jusqu'aux transformations et à la surélévation de 1375, l'arête du toit en appentis des deux chambres, adossées jadis à cette enceinte, ne devait pas s'élever plus haut.

Cour H. Pour comprendre l'état actuel (fig. 24), il faut se reporter aux plans nos 5, 6, 7, de même qu'aux petits plans nos 1, 2, 3, et aux notes qui les accompagnent. Le puissant talus de maçonnerie, contemporain de la première enceinte du château, enfoui au xii^e s. lors de la création de cette cour, fut retrouvé et déblayé ; à cause de son intérêt exceptionnel, il ne fut pas recouvert à nouveau, mais laissé visible. On se souviendra qu'au xiii^e s. son extrémité septentrionale fut coupée par la salle basse, voûtée, accessible du sous-sol Y, son extrémité méridionale par la cave L (comp. les plans nos 5 et 6) ; à ces deux extrémités, au-dessus des salles souterraines, le niveau de la cour est conservé, et il est marqué, à l'est, par le pied des poteaux de la galerie, qui reposaient alors sur le terrain pavé ; les supports actuels de cette galerie, nécessités par le déblai du talus, sont modernes. Dès la seconde moitié du xii^e s. et jusqu'à il y a peu d'années, il y eut donc ici une véritable cour, à peu près

horizontale, ce qui expliquera son utilisation et sa désignation. Elle existait déjà lorsque l'enceinte primitive, occidentale, fut doublée à l'extérieur; cette doublure, dont les créneaux murés et les trous de hourdage sont nettement visibles sous la surélévation de 1256 et sous la façade du bâtiment du trésor K, d'un bout à l'autre du rempart, de la chapelle Y jusqu'à l'extrémité opposée (fig. 2), masqua naturellement l'enceinte primitive, tout en la conservant. Un couloir moderne, percé dans l'épaisseur du mur, permet de suivre la face extérieure de cette très ancienne enceinte, sur une longueur de 13 m. à peu près à partir de l'entrée de la chapelle, d'étudier son appareil, le niveau de son crénelage arasé, etc. (S'adresser aux gardiens.)

Jusqu'en 1536, la cour H fut le *parlorium* ou *parlamentum*; on trouve aussi parfois *viridarium* et *platea parlamenti*. Pour s'expliquer cette désignation, il faut se rendre compte qu'au moyen âge la cour H était la seule véritable cour, sensiblement horizontale et d'assez grandes dimensions, accessible au personnel du château; la cour F, réservée au seigneur, ne s'ouvrait que lorsqu'il résidait à Chillon, et n'y pénétrait, ne s'y installait pas qui voulait; quant aux deux autres cours, D et E, c'étaient alors bien plutôt des passages, resserrés entre des murs et des bâtiments, et le bailli-châtelain n'aurait jamais admis qu'on utilisât son jardin, E, en guise de cour. Ce qui précède expliquera tout d'abord la porte latérale de la chapelle Y, côté sud, qui en permettait l'accès sans avoir à traverser l'espace réservé au prince; cette porte donnait sur une logia couverte, un parloir, garni de bancs, où les gens du château pouvaient vaquer aux petits travaux d'intérieur, tout en faisant la causette. Au moyen âge on détestait rester en chambre, la vie se passait autant que possible au grand air; en hiver on se réunissait dans le grand chauffoir (comp. l'art. « Cour G »), aussi trouve-t-on toujours dans les châteaux de ces galeries couvertes, lesquelles, lorsque l'espace faisait défaut, se réduisaient à de larges auvents, formant abri dans les cours.

A l'extrémité méridionale de la *platea parlamenti*, au-dessus de la cave L avec laquelle elle communiquait par un escalier, se trouvait une logia semblable à celle de l'extrémité septentrionale, mais plus développée, la *logia magna parlamenti*, une véritable salle, avec sol en plâtre dur, pourvue d'une vaste cheminée adossée à l'enceinte occidentale, et de fenêtres; ses

parois étaient décorées d'un appareil simulé à joints rouges, et son plafond de baguettes couvre-joints peintes. Cette salle, qui faisait partie des appartements du châtelain, était reliée à la précédente par une galerie couverte, adossée à l'enceinte ; c'était le grand parloir, la grande salle commune, et, dans des occasions exceptionnelles, en 1345 par exemple, sa vaste cheminée fut parfois utilisée pour y faire la cuisine du comte. Après 1485, à la suite de circonstances qu'il faut renoncer à relater ici, on y installa à titre définitif la cuisine du châtelain, et cette destination, qui explique les intéressantes trouvailles de débris de cuisine et de vaisselle faites dans le fossé, lui fut conservée jusqu'à la prise du château en 1536. L'année suivante, à peine installés à Chillon, les Bernois démolissent la *magna logia parlamenti*, nettement spécifiée alors sous le nom « d'ancienne cuisine », en font paver le sol, murer les fenêtres méridionales, qu'on transforme en meurtrières pour commander la cour inférieure D, surélever le mur tel qu'il est aujourd'hui, puis, en 1542, pour remédier aux infiltrations des eaux de pluie dans la cave, on recouvre l'espace d'un grand toit en appentis, assez semblable au toit actuel, mais plus développé. Les trois meurtrières de 1539 sont conservées ; l'une d'elles, encastrée dans la charmante croisée de 1315, type rare qu'il importait de dégager, en a été enlevée de toutes pièces, d'un bloc, et remontée à côté. Sous réserve de quelques modifications de peu d'importance, le *Wachthof* bernois, pavé d'un bout à l'autre en 1544, resta dans cet état jusqu'en 1836, date à laquelle on construisit aux deux extrémités les hangars actuels, pour y abriter des caissons d'artillerie. Il faut cependant ajouter qu'en 1667 l'ancienne cheminée de la *logia parlamenti* savoyarde devint celle d'une forge bernoise ; elle existait encore en 1785 ; en 1824, elle était hors d'usage.

Sans revenir à la construction du premier rempart extérieur, le long du fossé, rempart dont nous avons déjà constaté le prolongement en Y, G et W, et qui fut naturellement surélevé lorsqu'on créa la cour, il faut en arriver directement aux opérations de 1260-1265. Leurs éléments essentiels, mieux visibles de l'extérieur, ont été commentés avec la seconde phase des grands travaux ordonnés par le comte Pierre II (petit plan n° 4), et à l'article « Enceinte orientale, côté fossé » ; on voudra bien se reporter à ces indications, qu'il suffira de compléter. Du côté cour, il est moins facile de distinguer la hauteur originale des

trois tours semi-circulaires, adossées de toutes pièces, en 1260, à l'enceinte antérieure et greffées sur son crénelage; de part et d'autre, on peut suivre les créneaux de cette enceinte surélevée en 1538, puis en 1585 avec ses meurtrières et ses galeries actuelles. Ce dont on ne pouvait se rendre compte de l'extérieur, c'est que, suivant la règle générale au ^{xiii}^e s., et même plus tard, les faces postérieures, occidentales, des tours, étaient ouvertes; elles ne furent murées que lors des surélévations successives de 1376, puis de 1450, état actuel, opérations qui se distinguent le plus facilement à la tour centrale *torrella media*, Z₁. La tour C, jadis en relation avec un bâtiment adossé à l'intérieur, fait exception.

Au moyen âge, les trois tours, couvertes de bardeaux jusqu'en 1301, ensuite de tuiles, sont nommées « torelle », « tornelle », « turelle », — *ex parte ville*, — *a parte nemoris*, — *a parte Burgi Chillionis*, désignations qui se passent d'explications; leurs étages inférieurs sont voûtés, leurs étages supérieurs sont pourvus de solides poutres. Des ouvertures rectangulaires, ménagées dans les voûtes, étaient destinées à des échelles légères, mobiles, que l'on pouvait retirer vite et facilement d'un étage à l'étage supérieur, et qui, dès 1261, sont souvent mentionnées dans les comptes; ces ouvertures, placées directement l'une au-dessus de l'autre pour écraser l'assaillant sous de grosses pierres, jetées du niveau de la cour, auront donné naissance à la légende des oubliettes; à la fin du siècle dernier encore, on les montrait tantôt dans la tour centrale, Z₁, tantôt dans celle du nord, Z, ou dans les deux. Au niveau du fossé, ces deux tours possèdent des poternes, masquées dans l'angle rentrant du S.-E., et qui permettaient des sorties; elles furent murées en 1589, « de crainte », écrit le bailli bernois, « qu'on ne s'introduise de nuit dans le château ». En examinant les faces extérieures des tours (article: « Enceinte extérieure, orientale, côté fossé »), nous avons vu qu'au ^{xv}^e s. et au ^{xvi}^e, les longues fentes étroites, verticales, des archères de 1260, furent percées d'ouvertures circulaires, ou murées et transformées en larges embrasures horizontales, pour le tir des armes à feu. En 1586, les étages inférieurs sont encore prévus pour la défense, à cette date on refait leurs échelles mobiles, mais tôt après on y renonce; en 1595, l'étage niveau cour de Z₁ est déjà une prison, dont on répare alors et consolide la porte; en 1602 il en est de même des étages inférieurs, dont on bouche les embrasures an

moyen de blocs de grès, taillés ad hoc, encore en place ; les barres de fer, que l'on observe dans d'autres meurtrières, presque entièrement murées, furent posées en 1732. Au xvii^e s. et au xviii^e, ces cachots virent beaucoup de malheureux, accusés de crimes parfois réels, trop souvent imaginaires, tels les sorciers et ceux qui portaient la marque de Satan ; en 168.., la date est incomplète, dans le cachot au niveau cour de la tour Z1, un prisonnier encadra l'unique et minuscule jour de peintures, château et armoiries, que Victor Hugo mentionne dans le récit de sa visite à Chillon ; c'est dans le cachot de la tour Z, également au niveau de la cour, que, le 1^{er} septembre 1791, fut incarcéré le patriote vaudois Müller de la Mothe. Les étages supérieurs des trois tours conservèrent longtemps leur rôle défensif ; dès 1538, dans la tour centrale, on installa un corps de garde au niveau de la galerie supérieure, au-dessus de la prison, et ce corps de garde, maintenu jusqu'à la Révolution, donna à la tour et à la cour leurs noms de *Wachturm* et de *Wachthof*, qu'elles portèrent aussi jusqu'en 1798. L'utilisation pratique des étages supérieurs pour la défense ressort de nombre d'installations : telle, en 1589, au sommet de la tour C, une chambre pour un soldat de la garnison, chargé de surveiller continuellement le pont, l'entrée du château et ses abords ; dans la même tour, deux meurtrières, transformées en cette même année, et dont l'une est datée. Un passage très intéressant du compte de 1588 prouve qu'à cette époque les mâchicoulis étaient encore en usage : « lors de l'appel aux armes », écrit le bailli, soit lors de la mobilisation, « deux hommes ont été occupés pendant huit jours à entrer au château des pierres pour les mâchicoulis ». Au début du xvii^e s. encore, en 1600 et en 1602, on mure les fenêtres supérieures des tours, soit leurs créneaux de 1260, pour les transformer en meurtrières, et l'on y pose de solides planchers pour les fusils de rempart sur chevalets, avec leur munition.

Si les trois tours présentent entre elles beaucoup d'analogies, de points communs, chacune a cependant son histoire. Le compte de construction de 1260 raconte par exemple qu'à cette date, alors que la tour Z, la *torella contra capellam*, allait être achevée, elle s'écroula jusqu'au tiers environ de sa hauteur ; le maître-maçon principal, Pierre de Bex, y perdit la vie. La tour fut d'ailleurs immédiatement remontée, mais on distingue très bien la limite de l'écroulement, que j'ai fait souligner, et l'on

peut facilement reconstituer ce qui se passa, pourquoi et comment. En fait de points communs, on pourrait encore attirer l'attention sur le talus de base, en maçonnerie pleine, des trois tours. Il est possible, non pas sûr, qu'en 1260 ces talus aient été prévus et calculés pour le ressaut des pierres, jetées par les assommoirs des hourdages originaux, non pas des mâchicoulis de 1376, encore moins des mâchicoulis actuels, de 1450 ; Viollet-le-Duc, *Dict. Archit.*, t. VI, p. 206-207, indique que ces combinaisons se trouvent dans les fortifications du XIV^e s. et du commencement du XV^e, mais elles existent cependant dès le XIII^e s. Presque toutes les baies du crénelage actuel possèdent encore les crochets auxquels étaient suspendus les volets à bascule, qui ne se soulevaient qu'au moment du tir ; ces volets seront rétablis. A l'extérieur et à l'intérieur des tours, sur les enceintes intermédiaires aussi, on trouvera beaucoup d'autres détails : cartouches datés de 1673, de 1776, tantôt simples, tantôt décorés, et qui marquent des recrépissages successifs ; dispositions diverses pour l'utilisation des meurtrières et des mâchicoulis ; inscriptions et dessins, etc.

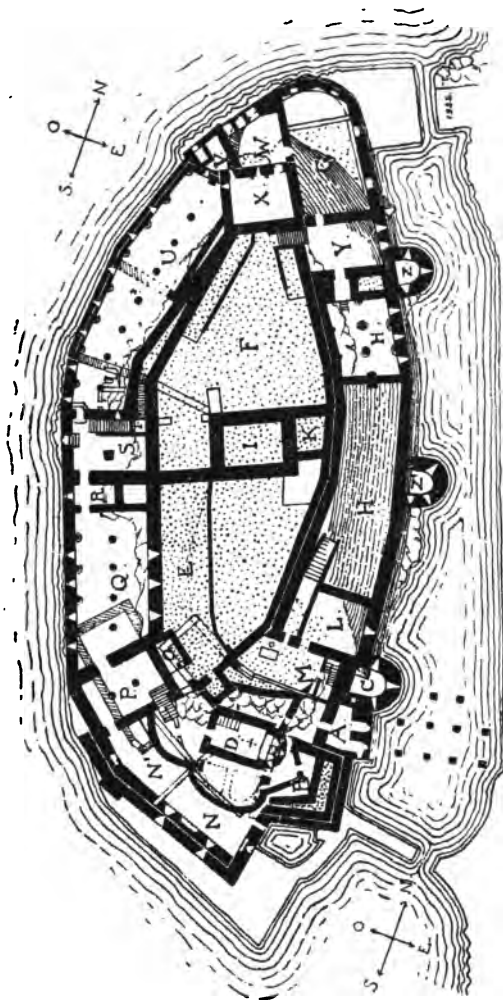
Une histoire du château de Chillon et des monographies spéciales de ses différents bâtiments sont en préparation (comp. le t. I, *La Camera domini*) ; elles donneront des renseignements historiques et archéologiques plus complets que les indications, forcément succinctes, contenues dans ce « Guide », dont le but est d'orienter en grandes lignes le visiteur.

Albert NÆF

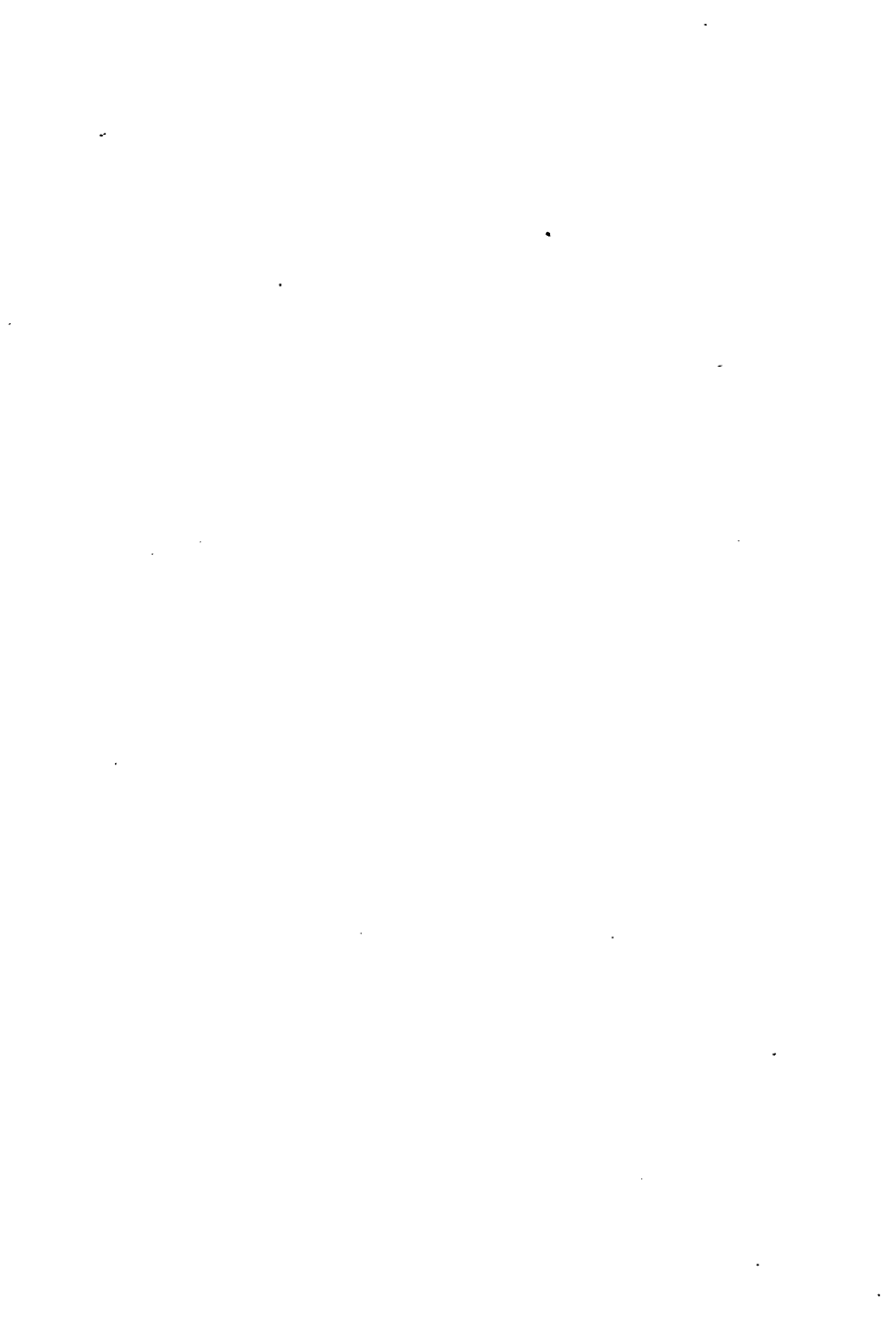
Architecte du château de Chillon,
Professeur à l'Université de Lausanne.

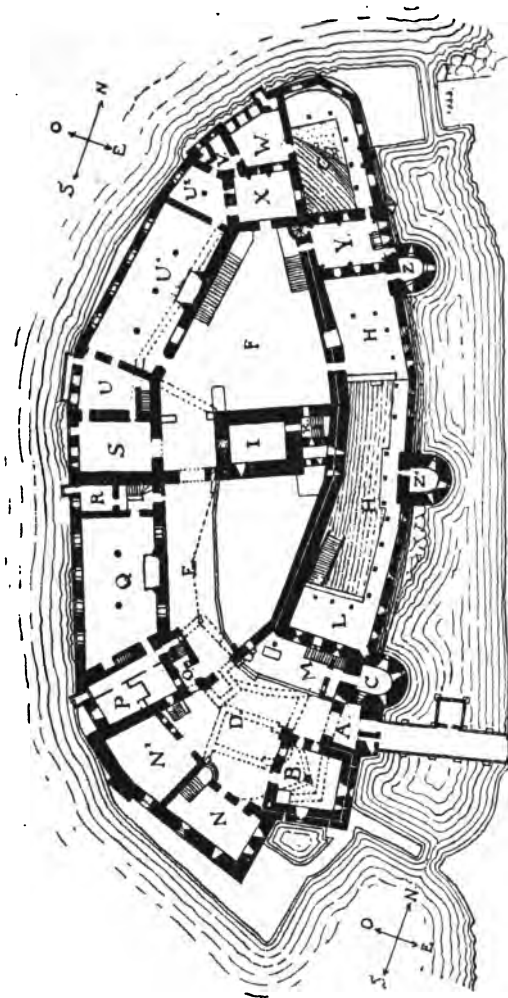
Lausanne, mars 1922.





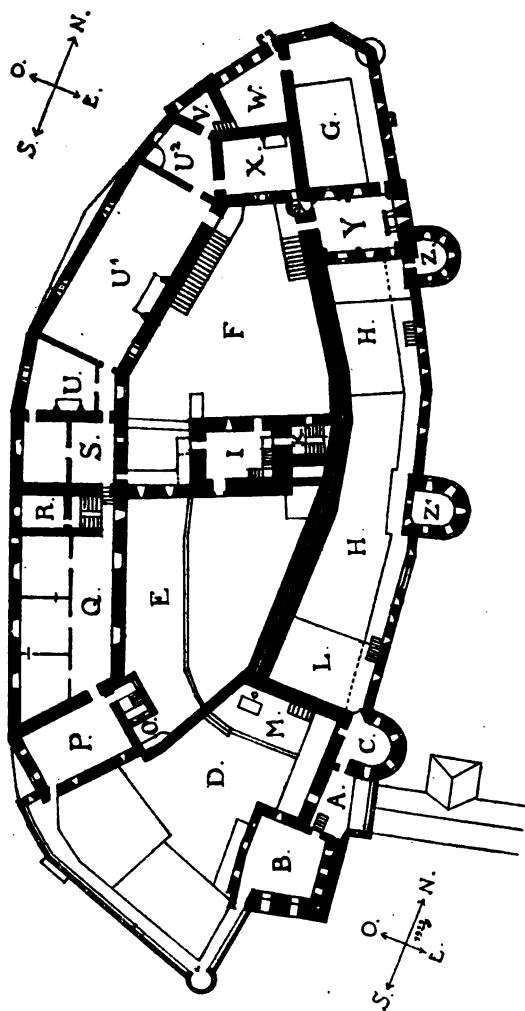
CHILLON — PLAN DU SOUS-SOL





CHILLON — PLAN AU NIVEAU DU PONT ET DES COURS





CHILLON — PLAN AU NIVEAU DES GRANDES SALLES SUPÉRIEURES, CÔTÉ LAC

RENSEIGNEMENTS

(EXTRAIT DU RÈGLEMENT DU CHATEAU DE CHILLON)

La réception des visiteurs, la surveillance et les soins de propreté ainsi que la garde du château, sont confiés à un concierge, à des gardiens et à un percepteur nommés par le Conseil d'Etat sur présentation du Comité de restauration de Chillon.

Les gardiens de Chillon dépendent du Département de l'Instruction publique et sont placés directement sous les ordres du concierge du château.

Les **heures d'ouverture** au public sont fixées comme suit :

de 7 h. du matin à midi et de 1 ¹/₂ h. du soir à 7 h. pendant les mois de juin, juillet et août ;

de 8 h. du matin à midi et de 1 ¹/₂ h. du soir à 6 ¹/₂ h. pendant les mois d'avril, mai et septembre ;

de 9 h. du matin à midi et de 1 ¹/₂ h. du soir à 5 h. du 1^{er} octobre au 31 mars.

Fermeture dès 6 h. le dimanche du 1^{er} avril au 1^{er} octobre.

L'entrée du château est gratuite :

pour les membres de l'Association ;

pour les enfants de 12 ans et au-dessous, accompagnés de leurs parents ;

pour les écoles publiques primaires de la Suisse ainsi que pour les instituteurs et institutrices qui conduisent les élèves de ces écoles, à raison d'un maître pour 25 élèves.

Le droit d'entrée est réduit à 20 centimes par élève pour les établissements d'instruction publique secondaire et supérieure visitant en groupe sous la direction de professeurs.

Il est perçu de toute personne qui vient visiter le château un droit d'entrée fixe et unique de 1 franc les jours de semaine et de 50 centimes le dimanche matin ; de 20 centimes le dimanche après-midi.

Le droit d'entrée est de 60 centimes au lieu de 1 franc pour les membres des sociétés qui visitent le château par groupe d'au moins 20 personnes.

Pour les militaires en uniforme visitant par groupe ou isolément, le droit d'entrée est réduit à 20 centimes.

STATUTS

DE L'ASSOCIATION POUR LA RESTAURATION DU CHATEAU DE CHILLON

ARTICLE PREMIER. Il est constitué une association ayant pour but la restauration artistique du Château de Chillon. Son siège est à Lausanne. Sa durée est illimitée.

ART. 2. L'Association a également comme but la création, à Chillon, d'un musée rappelant les diverses périodes de l'histoire vaudoise.

ART. 3. L'Association se compose de toutes les personnes qui adhèrent aux présents statuts et s'engagent à verser une contribution annuelle de quatre francs au minimum ou qui versent une fois pour toutes une somme de cinquante francs.

Les dames sont admises dans l'Association.

ART. 4. Les membres de l'assemblée générale se réunissent sur convocation du Comité lorsque celui-ci l'estime nécessaire.

ART. 5. L'assemblée générale a les attributions suivantes :

1^o La nomination du Comité.

2^o Les décisions d'une portée générale concernant le but de l'Association.

3^o L'approbation des comptes et de la gestion.

ART. 6. L'Association est administrée par un Comité d'au moins quinze membres, nommés par l'assemblée générale.

ART. 7. L'Association correspond avec l'Etat et s'assure de son concours par l'organe de son Comité.

Deux délégués du gouvernement font de droit partie de ce Comité.

ART. 8. Les fonds recueillis par l'Association sont déposés en son nom à la Banque cantonale vaudoise.

ART. 9. En cas de dissolution, le capital appartenant à l'Association fera retour à l'Etat pour être employé au but dans lequel il avait été recueilli.

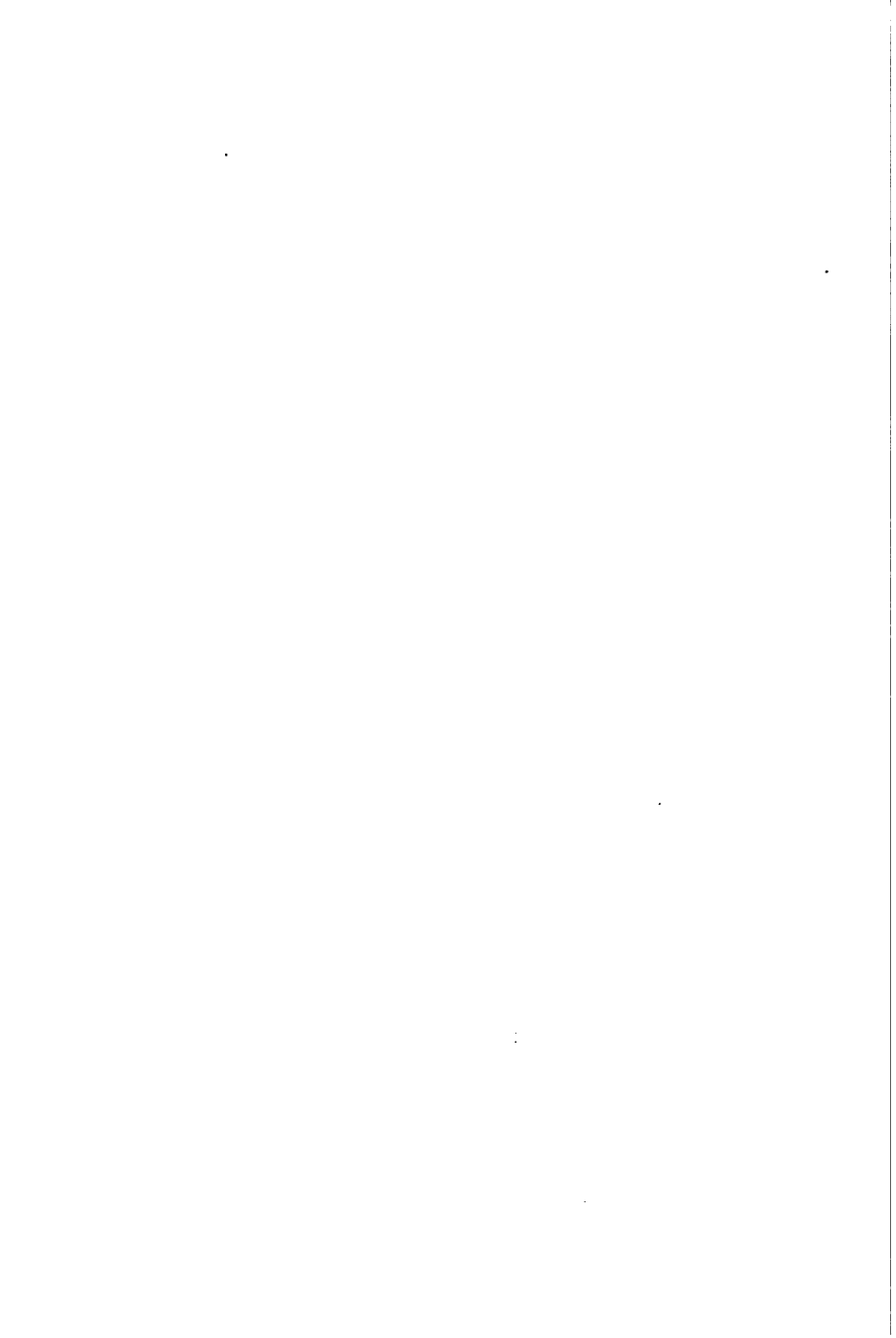
ART. 10. Le Comité fera les démarches nécessaires pour que l'Association soit reconnue comme personne morale.

N.-B. — 1^o Pour tous renseignements d'ordre archéologique, s'adresser à M. Albert Næf, archéologue cantonal, architecte du château, à Lausanne.

2^o Pour tous renseignements d'ordre administratif, s'adresser au Département de l'Instruction publique et des Cultes, à Lausanne, M. N. Chabloz-Comte, chef de service, secrétaire-caissier de l'Association.



VUE GÉNÉRALE PRISE DU N. : ROUTE D'ITALIE,
ANCIEN DÉFILÉ, GARE DE VEYTAUX





VUE D'ENSEMBLE PRISE DE L'E. (COMP. LES TROIS PLANS DE L'ÉTAT ACTUEL)



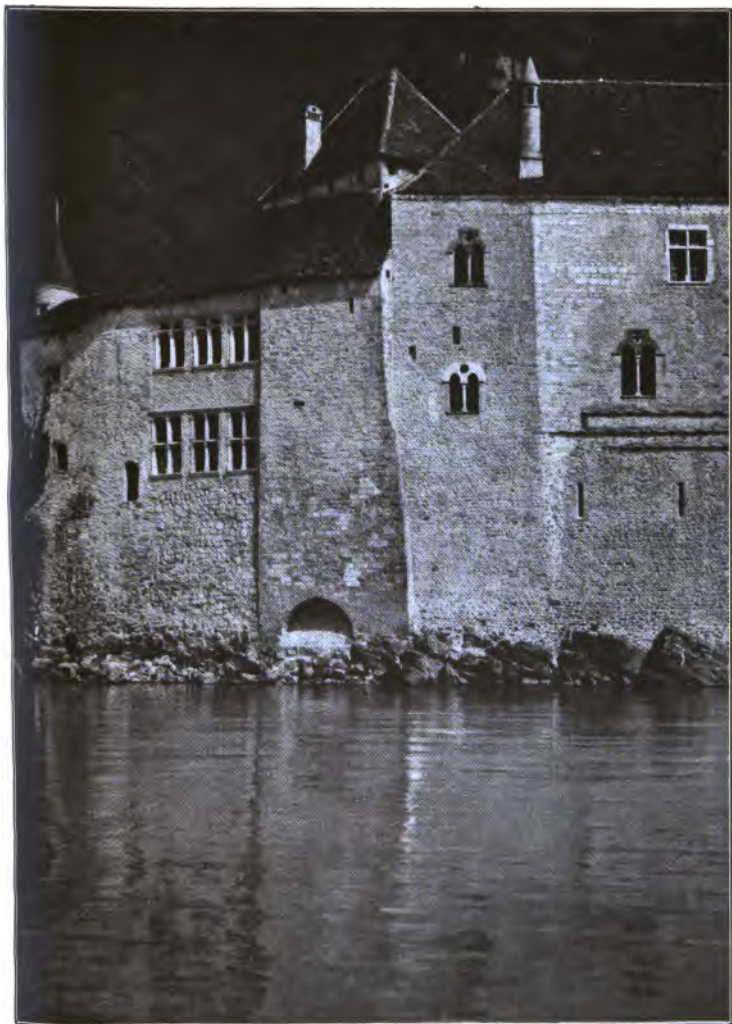
VUE D'ENSEMBLE PRISE DU S.
(COMP. LES TROIS PLANS DE L'ÉTAT ACTUEL)





VUE D'ENSEMBLE PRISE DE L'O. (COMP. LES TROIS PLANS DE L'ÉTAT ACTUEL)





DE GAUCHE A DROITE, FAÇADES CÔTÉ LAC DES BATIMENTS :
G, W, V, U², U¹



DE GAUCHE A DROITE : TOUR Z ET ENTREE DU FOSSE ;
FACADES CÔTÉ LAC DES BATIMENTS G, W, V, U², U¹





LE FOSSÉ VU DU N. AU S. — AU PREMIER PLAN : TOUR Z, PUIS TOUR Z¹.



FAÇADE DE LA CHAPELLE Y ET TOUR Z, CÔTÉ FOSSE



LE FOSSÉ ET L'ENCEINTE EXTÉRIEURE, ORIENTALE, VUS DU S. AU N.
TOURS Z¹ ET Z



1^{re} COUR D, DU S.-O. AU N.-E.
DE GAUCHE A DROITE : FAÇADE DE L; TOUR C; ENTRÉE A

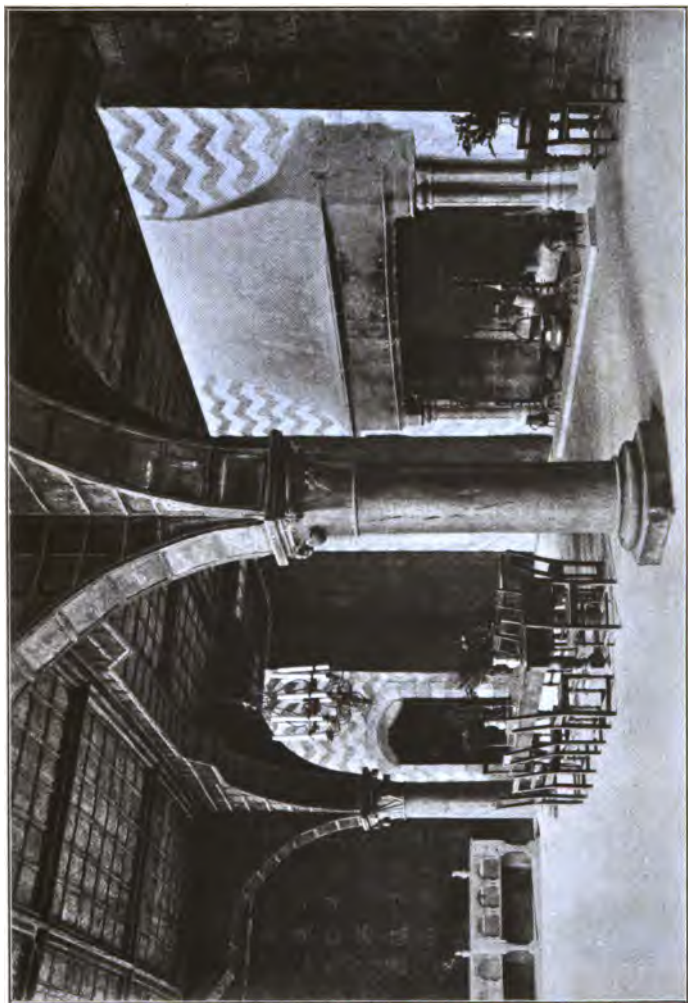


1^{re} COUR D, VUE DU N.-O. AU S.-E.
PAR LA PORTE ENTRE LES COURS D ET E



2^e COUR E, DU S. AU N.; A GAUCHE, LE BATIMENT Q





BATIMENT Q — GRANDE SALLE INFÉRIEURE DU BAILLI-CHATELAIN



3^e COUR F, DU S. AU N.
(COMP. LES TROIS PLANS DE L'ÉTAT ACTUEL)



3^e COUR F, DU N. AU S. — FACE NORD DU DONJON I



GRANDE SALLE BASSE U, U¹, U², « PRISON DE BONIVARD »,
VUE DU S. AU N.



BATIMENT U¹ — SALLE INFÉRIEURE DU SEIGNEUR



BATIMENT U¹ — SALLE SUPÉRIEURE DU SEIGNEUR



BATIMENT U² — « RETRAIT » INFÉRIEUR,
TRANSFORMÉ AU XVII^e SIÈCLE EN CHAMBRE DE TORTURE



BATIMENT U² — « RETRAIT » SUPÉRIEUR





LA « CAMERA DOMINI », CHAMBRE A COUCHER DU SEIGNEUR



CHAPELLE, VUE DE L'ENTRÉE

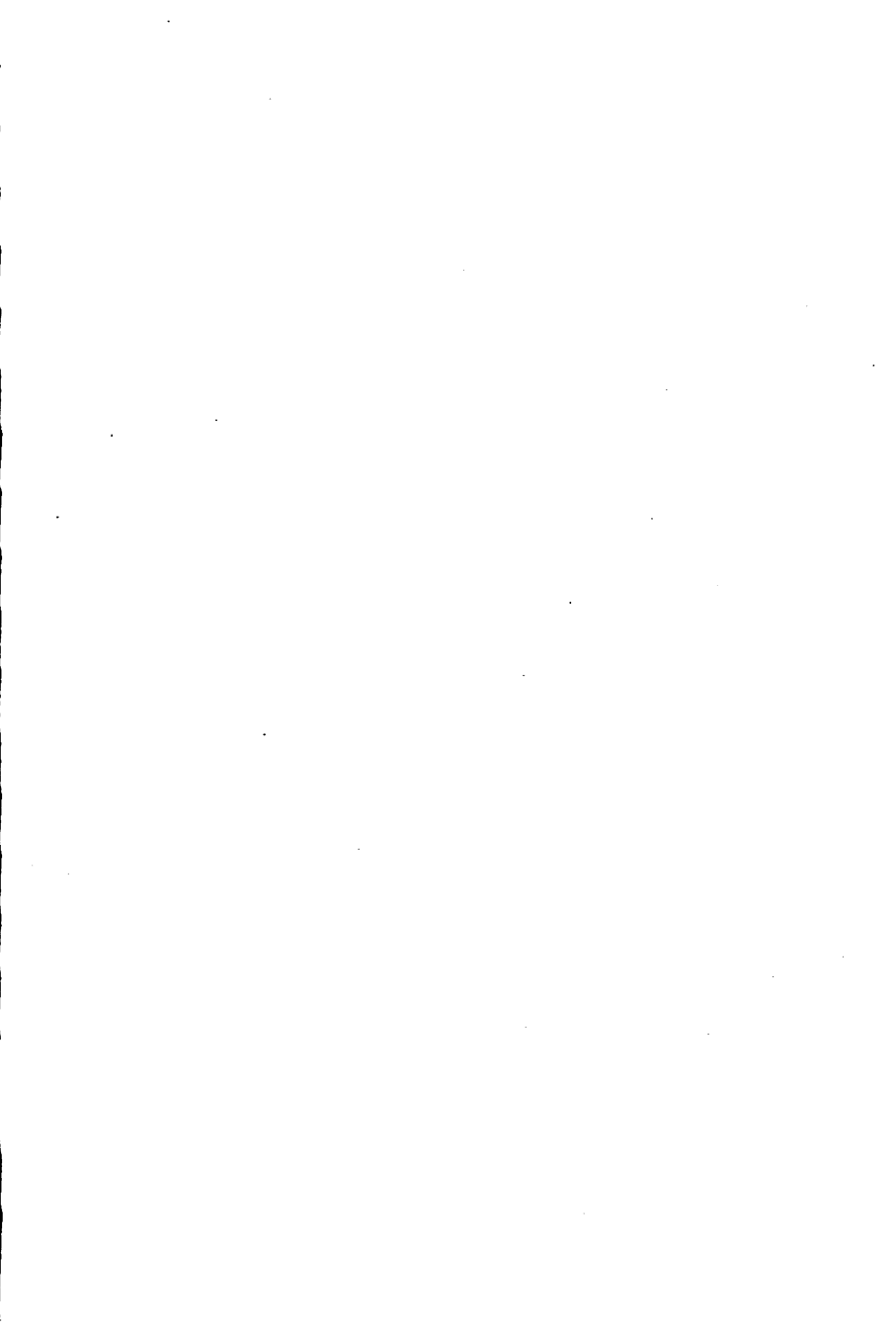


4^e COUR G, ANCIEN BATIMENT DU « PELIUM » OU « MAGNA STUPHA »



5^e COUR H ET GLACIS DE L'ENCEINTE ORIGINALE, VUS DU N. AU S.







K. 17

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

57 OCT '65 JO

REC'D LD

OCT 10 '65-4PM

JAN 24 1989

SENT ON ILL

OCT 20 1997

U. C. BERKELEY

LD 21A-60m-3,'65
(F2336s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

.C116876

U.C. BERKELEY LIBRARY



C006731852



